

Gilles ROGHE

LE CORPS DU MASOCHISME

MASOCHISME, CORPS ET DYNAMIQUE DE L'ANTAGONISME

Université Paris-Diderot
Master Recherche Psychologie
Psychanalyse, cliniques du corps et culture
Sous la direction de M. P-L ASSOUN

Juin 2010

TABLE

INTRODUCTION

I. Le « maudit masochisme »

1. **Le masochisme comme mise en question de la psychanalyse.....p. 3**
 - a/ Problématisationp. 3
 - b/ Analyse des conceptsp. 8
 - c/ Etude des notionsp. 11
2. **Masochisme versus sadisme : Freud et Reichp. 14**

II. Métapsychologie du masochisme

1. **Masochisme primaire et/ou secondaire :
dualisme et/ou monisme des pulsions.....p. 23**
2. **Eros : Freud en dialogue avec Platonp. 32**
 - a/ Aristophane : Eros et régressionp. 32
 - b/ Diotime : Eros et dynamique du manquep. 35
3. **Logique de l'antagonisme et théorie du conflit :
vers un morpho-structuralisme dynamique.....p. 40**
 - a/ Antagonisme, négativité et positivité des pulsionsp. 40
 - b/ Vers un morpho-structuralisme dynamiquep. 46

III. Le corps masochiste : vers une clinique de l'antagonisme

1. **Le corps masochiquep. 50**
2. **Trauma et masochisme : fonction et clinique de l'excitationp. 57**

CONCLUSION

Le masochisme comme subversion sociale.....p. 64

Bibliographie.....p. 68

INTRODUCTION

Le masochisme fait partie de ces termes techniques, issus de la sexologie et théorisés par la psychanalyse, qui ont eu un destin en dehors de leur champ spécifique pour devenir une expression de la langue courante. A ce titre le « maso » semble être clairement identifié comme celui qui montre une certaine accointance avec la souffrance. Ce glissement dans le champ sémantique courant a cependant conservé une distinction qui fait du masochisme une notion qui désigne au moins deux réalités : le « maso » est celui qui se met dans des situations génératrices de déplaisir et le « SM » désigne des pratiques érotiques basées sur un rapport de domination/soumission, depuis les jeux de la chambre à coucher, à la constitution de lieux spécifiques où les « adeptes » du SM se livre à leur culte subversif avec l'ensemble des rituels et des codes qui l'accompagne.

Quelle est l'articulation entre ces deux réalités ? Il y a-t-il un fond commun, un masochisme unique aux formes multiples, qu'il serait possible de définir dans ce qu'il a de plus fondamental ?

Loin d'être une notion aussi univoque que la contraction « maso » le suggère, le masochisme se révèle au contraire être au carrefour de plusieurs concepts fondamentaux de la psychanalyse. Quand on tire le fil incandescent du masochisme on peut voir apparaître toute une série de ramifications qui font du masochisme une notion qui vient questionner la théorie psychanalytique, et plus spécifiquement l'ensemble de sa métapsychologie, ainsi que ses différents destins historiques. C'est ce fil que nous nous proposons de tirer ici, en acceptant de voir ce qu'il dévoile et met à jour comme mises en question.

Souvent, et c'est le cas ici, les introductions sont en fait des postproductions qui présentent sous un jour déjà serein et organisé ce qui est en fait une pensée en mouvement, c'est à dire une pensée chargée d'une certaine angoisse, d'une certaine incertitude. S'interroger sur le masochisme c'est questionner un type particulier d'angoisse. Tout effort théorique tente de réduire cette angoisse par le sentiment apaisant d'y comprendre quelque chose. Mais le masochisme ne se laisse pas aisément réduire. Il faut dire qu'il plonge ses racines dans les fondements mêmes de la psychanalyse : la théorie des pulsions, le narcissisme. Il y a une forme particulière de jouissance mêlée d'inquiétude à interroger ainsi le socle d'une pensée. Inquiétude qui peut venir nourrir un certain dogmatisme qui viendrait mettre un terme au vertige du questionnement.

Le masochisme nous a conduit à réinterroger l'édifice métapsychologique qui soutient la pratique psychanalytique. A ce titre ce travail peut être considéré comme un essai métapsychologique sur le masochisme. Nous avons essayé de conserver l'exigence d'un questionnement sur les fondements en nous tenant à l'écart du dogmatisme. Dans ce travail, nous proposons une théorie du conflit qui tente d'éclairer certains aspects de la clinique du masochisme. Cette approche, qui ne balaie pas l'ensemble du spectre du masochisme, ne vise pas à l'exhaustivité sur la question mais cherche plutôt à l'éclairer différemment.

I. Le « maudit masochisme »

1. Le masochisme comme mise en question de la psychanalyse

a/ Problématisation

« On est en droit de trouver énigmatique du point de vue économique l'existence de la tendance masochiste dans la vie pulsionnelle des êtres humains. En effet, si le principe de plaisir domine les processus psychiques de telle façon que le but immédiat de ceux-ci soit d'éviter le déplaisir et d'obtenir le plaisir, le masochisme est alors inintelligible. Si la douleur et le déplaisir peuvent être en eux-mêmes des buts, et non plus des avertissements, le principe de plaisir est paralysé, le gardien de notre vie psychique est comme sous l'effet d'un narcotique. »¹

Freud ouvre ainsi l'essai qui, en quelque sorte, couronne l'avènement du masochisme comme problème majeur posé à la psychanalyse. Freud propose ici une problématisation croisée du type :

<u>Si</u>		<u>alors</u>	
principe de plaisir	→	masochisme (inintelligible)	
masochisme	→	principe de plaisir (paralysé)	

On peut voir que le seul élément clinique est le masochisme et qu'il remet en question l'élément métapsychologique, le principe de plaisir, et ceci de deux façons. Dans la première, le masochisme destitue le principe de plaisir comme principe d'intelligibilité de la vie pulsionnelle. Dans la seconde, il le paralyse et le drogue, entendons ici : il le dupe, l'hypnotise, le leurre. La tendance masochiste est donc considérée soit comme une donnée inintelligible, soit comme une donnée trompeuse, paralysante.

¹ Freud, *Le problème économique du masochisme*, 1924, PUF, 2008, p.287

A partir de ce point, deux directions sont possibles :

Dans le cas où le masochisme est une donnée trompeuse, abusive et abusive, le principe de plaisir semble endormi mais il reste le principe directeur et organisateur de la vie pulsionnelle. Il faut alors repenser le masochisme et son analyse, tant clinique, qu'économique et métapsychologique.

Dans le cas où le masochisme reste inintelligible, il faut alors trouver un autre principe explicatif que le principe de plaisir pour le rendre intelligible.

On peut alors énoncer le problème sous sa forme la plus simple : soit le masochisme, comme donnée clinique, contredit le principe de plaisir, soit il ne le contredit pas.

Cette problématique, si elle peut paraître simpliste, n'en est pas moins complexe et notre propos est d'en déplier les strates de complexité afin de mettre à jour quelques ramifications fondamentales aux plans métapsychologique et clinique.

Soit la thèse : **le masochisme ne contredit pas le principe de plaisir**, alors celui-ci reste directeur. Si le principe de plaisir reste souverain de la vie pulsionnelle, alors ce que montre à voir le masochisme comme mise en scène de la douleur doit s'inscrire dans une dynamique de plaisir. Le masochisme comme « plaisir à éprouver du déplaisir » devient alors une forme seconde, dévoyée, déviée de la recherche du plaisir et de l'évitement du déplaisir. C'est peut-être cet aspect morphologique du problème qui fait classer le masochisme, dès les travaux des sexologues comme Richard von Krafft-Ebing dans sa *psychopathia sexualis* en 1886, comme une perversion. Le masochisme comme donnée trompeuse est ici une mascarade qui vient critiquer, sous le style de la farce et de la satire, le principe de plaisir. Il devient un « maître de l'illusion » qui fait croire au

spectateur de la scène masochiste à un « contre-nature » qui trouverait le plaisir dans la souffrance. La question qui se pose alors est de comprendre la fonction de cette donnée à contre-courant dans la vie psychique ordonnée par le principe de plaisir. La réflexion s'oriente ici vers une psychodynamique du masochisme. Cette approche sera celle de Sacha Nacht et de Wilhelm Reich.

Soit la thèse : **le masochisme contredit le principe de plaisir**, alors le principe de plaisir n'est plus un principe souverain permettant de penser la dynamique pulsionnelle des êtres humains. Il faut dans ce cas repenser l'organisation de celle-ci à partir, soit d'un autre principe que le principe de plaisir, soit d'une dualité, soit d'une pluralité de principes qui incluraient, comme un parmi d'autres, le principe de plaisir. C'est le sens à donner au titre de l'essai freudien *Au delà du principe de plaisir*, à savoir que le principe de plaisir n'est plus un horizon indépassable mais que l'on peut, on doit, en penser un au-delà, ou un en deçà. L'au-delà n'est pas ici une catégorie de valeur qui impliquerait une hiérarchie des principes (le principe de plaisir devenant un principe inférieur par rapport à l'au-delà supérieur), mais une altérité. Il y a un *autre* au principe de plaisir. C'est dans cette perspective, et pour répondre au problème que pose le donné clinique du masochisme, que Freud introduit dans la métapsychologie la pulsion de mort.

L'apparition de ce nouveau dualisme pulsionnel pulsion de vie/pulsion de mort et le dépassement intégratif de l'ancien modèle pulsion d'autoconservation/pulsion sexuelle, transforme l'ensemble de l'édifice métapsychologique. Avec la pulsion de mort, c'est le travail de la négativité dans la dynamique pulsionnelle qui est convoquée pour rendre compte de l'hypothèse de l'inconscient et pour élargir son fonctionnement primaire à un *autre* du principe de plaisir.

Cependant ce virage métapsychologique n'est pas sans poser problème.

Comment déjà comprendre cet assemblage curieux de signifiants apparemment contradictoires de « pulsion » et « mort » ? Cette pulsion de mort est-elle identique et assimilable à ce que Freud appelle ailleurs la *pulsion de destruction* ou à l'agressivité ? Mais surtout, et c'est le point qui va nous occuper dans cette étude, comment penser, et avec quels outils, quels concepts, ce dualisme pulsionnel ? Bien sûr ce dualisme n'est ni pensable, ni pensé par Freud comme un pur dualisme disjonctif mais sur un modèle de type : intrication/désintrication.

« Dans le domaine des notions psychanalytiques nous pouvons seulement faire l'hypothèse qu'il se produit très largement entre les deux espèces de pulsions une union et un amalgame variables dans leurs proportions, si bien que nous ne devrions aucunement faire entrer en ligne de compte des pulsions de vie et de mort à l'état pur, mais seulement des mélanges diversement composés de celles-ci. A cette union des pulsions correspondra, sous certaines influences, une désunion de celles-ci. »²

Freud est ici très clair concernant le fait que les pulsions ne se rencontrent pas à l'état pur et insiste sur leur union. Cependant il reste remarquablement vague et évasif sur les modalités de cette union et sur les logiques à l'œuvre qui effectuent « l'amalgame variable » et les « mélanges diversement composés ». Pour *l'hypothèse de l'inconscient*, Freud dégage des caractères distinctifs: processus primaire, absence de négation, atemporalité, indifférence à la réalité matérielle, action plastique sur le corps. Rien de tel pour *l'hypothèse de l'union/désunion pulsionnelle* où seule l'hypothèse est posée. L'enjeu métapsychologique de notre travail est donc de penser les caractères explicatifs et dynamiques de cette polarité, opérateurs qui viendront éclairer une clinique de l'union/désunion des pulsions de vie et de mort.

Dans *Au delà du principe de plaisir*, Freud appelle de ses vœux un tel travail qu'il laisse en partie à ses successeurs : « dans l'obscurité

² Freud, *Le problème économique du masochisme*, 1924, PUF, 2008, p. 292

présente de la doctrine des pulsions, nous aurions bien tort de rejeter toute idée qui vient nous promettre quelque lumière. Nous sommes partis de la grande opposition pulsions de vie/pulsions de mort. L'amour d'objet lui-même nous montre une seconde polarité de ce genre, celle de l'amour (tendresse) et de la haine (agressivité). Si seulement nous parvenions à mettre en relation ces deux polarités, à ramener l'une à l'autre. »³.

Mettre en relation ces deux polarités, comprendre et expliquer comment ces deux pulsions s'attirent, se repoussent, se mélangent, s'amalgament et se séparent, c'est le *work in progress* qui s'ouvre encore à la pensée analytique actuelle.

Dans ce cheminement, le masochisme peut nous servir de fil d'Ariane pour nous orienter dans le labyrinthe et « l'obscurité de la doctrine des pulsions ». Cependant la clinique ne suffit pas ici pour avancer. Sur ce point, Freud se propose de faire feu de tout bois et d'ouvrir la recherche sur les pulsions à toute hypothèse provenant d'un autre domaine du savoir : « Tout compte fait, je doute qu'il soit possible un jour, en se fondant sur l'élaboration du matériel psychologique, de recueillir des indices décisifs pour séparer et classer les pulsions. Il semble plutôt nécessaire, pour élaborer ce matériel, de lui appliquer certaines hypothèses concernant la vie pulsionnelle, et il serait souhaitable que l'on puisse emprunter ces hypothèses à un autre domaine pour les transférer à la psychologie. »⁴

Nous avons défini une problématique qui donne l'axe de notre recherche actuelle. Il convient à présent de définir et spécifier les notions et concepts utilisés.

³ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, Payot, 2001, p.113

⁴ Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, 1915, Gallimard, 1968, p.22

b/ Analyse des concepts

Je distinguerais ici l'analyse des concepts (plaisir, déplaisir, pulsion) qui constituent les éléments premiers de la réflexion, de l'étude des notions (masochisme, sadisme...) qui sont construits avec ces concepts.

Pour aller plus avant dans l'étude du masochisme et de la dynamique pulsionnelle, nous devons avancer avec une certaine rigueur méthodologique et, en premier lieu, fixer le sens que prennent les concepts de plaisir et déplaisir dans la perspective freudienne.

Freud envisage principalement le plaisir comme une donnée explicative du fonctionnement et du devenir psychique. Le plaisir est la fin visée par le psychisme et se constitue donc immédiatement comme un principe téléologique. Mais cette fin, qu'est le plaisir, n'est pas posée par Freud comme une visée éthique, mais reste épistémologiquement circonscrite au plan de l'économie psychique. Pas de dimension hédoniste, pas de morale du plaisir, mais un fonctionnement orienté par un but : éviter le déplaisir.

Ici se produit un glissement sémantique majeur. La formulation freudienne du principe de plaisir est d'abord un *principe de déplaisir* : l'organisation psychique tendrait à éviter le déplaisir et cet évitement constituerait le plaisir. Celui-ci est donc défini négativement comme absence de déplaisir. Analogiquement, cela s'apparente à une définition de la santé comme absence de maladie et non pas comme un état positif en lui-même. Cette négativité du plaisir, ou plutôt ce *plaisir négatif*, se comprend par l'utilisation du concept d'excitation :

« Nous nous sommes décidés à mettre en rapport le plaisir et le déplaisir avec cette quantité d'excitation présente dans la vie psychique qui

n'est liée en aucune façon : relation telle que le déplaisir correspond à une élévation et le plaisir à une diminution de cette quantité. »⁵

La montée de l'excitation provoque un déplaisir et le plaisir vient d'une diminution de cette tension. Freud pose donc un principe de déplaisir fondé sur une théorie quantitative de l'excitation. Nous proposerons plus loin une relecture critique de cette théorie à partir de l'étude du rapport entre principe de déplaisir, principe de constance et principe de nirvana ainsi que dans la troisième partie où nous proposerons une clinique de l'excitation dans le cadre du masochisme. Freud s'en tient pour l'instant, pour élaborer le principe de plaisir, au plan économique et ne donne aucune signification aux sensations de plaisir et déplaisir, ne propose pas une théorie qualitative de l'excitation : « En revanche, nous serions très reconnaissant envers une théorie philosophique ou psychologique capable de nous dire quelle est la signification des sensations, pour nous si impératives, de plaisir et de déplaisir. Malheureusement, à ce sujet, on ne nous offre rien d'utilisable. »⁶

La polarité plaisir/déplaisir joue donc avant tout une gamme intensive sur l'échelle des sensations. Il n'y a aucune différence de nature entre le plaisir et le déplaisir, mais simplement une différence de degré s'exprimant, via l'excitation, en croissance/décroissance. Ce point est d'importance pour la compréhension économique du masochisme.

Dans *Pulsions et destins des pulsions*, Freud reste cependant très prudent quant à cette théorie du plaisir/déplaisir liée aux variations quantitatives de l'excitation : « Nous tenons néanmoins à maintenir le caractère hautement indéterminé de cette hypothèse, tant que nous n'aurons pas réussi à déceler la nature de la relation entre plaisir et déplaisir et les variations dans les quantités d'excitation qui agissent sur la

⁵ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p. 50

⁶ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p.50

vie psychique. On peut assurément imaginer toutes sortes de relations, et des relations qui seraient assez complexes. »⁷

L'absence de lumière sur la qualité et la signification de la relation entre excitation et plaisir/déplaisir est à prendre en compte dans le choix méthodologique de Freud de poser un principe de déplaisir plutôt qu'un réel principe de plaisir. La formulation du principe de déplaisir s'éclaire et s'étaye sur la théorie des pulsions et sur la définition de la pulsion.

Celle-ci est présentée comme « un concept limite entre le psychique et le somatique »⁸. Elle est une « force constante » centrifuge organisme → monde extérieur. On peut déjà voir l'ambiguïté de la pulsion qui oscille entre concept métapsychologique et force réelle. La pulsion est avant tout un processus dynamique qui se présente comme une poussée orientée vers un but : la satisfaction. La pulsion est une charge énergétique qui fait tendre l'organisme, à travers la musculature, vers sa satisfaction. La pulsion prend racine dans l'excitation somatique et tend vers son extinction. L'excitation étant comprise comme une augmentation de tension vécue comme un déplaisir, la satisfaction est alors pensée comme la diminution ou l'arrêt de cette tension, arrêt vécu comme un plaisir.

Il est remarquable que Freud use, pour décrire ce processus, de termes guerriers : la pulsion est une « force » qui « attaque » l'organisme de l'intérieur. « Il n'y a pas de fuite qui puisse servir contre elle ». Elle doit « être éliminée ». La *satisfaction* est « ce qui supprime » l'excitation pulsionnelle, ici assimilée au *besoin*⁹. Le jeu entre la pulsion et la satisfaction sonne ici comme une guerre, un conflit. La paix, toujours précaire, se gagne à la pointe de l'épée contre une pulsion qui ne cesse de pousser, contre une excitation corporelle jamais *une fois pour toute*, éliminée. La pulsion est présentée ici comme l'ennemi de l'intérieur qui

⁷ Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, p.17

⁸ Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, p.17

⁹ Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, p.14

vient mettre en péril l'équilibre, ou plus précisément, la stabilité de l'appareil psychique. On peut déjà noter combien cette approche est liée à la formulation du principe de constance qui postule que le psychisme tend à maintenir au plus bas le niveau d'excitation somatique.

c/ Etude des notions

Je procéderais ici à une rapide étude de la théorie des pulsions et des notions de masochisme et sadisme telles qu'elles se présentent chronologiquement dans la pensée freudienne. Je n'entrerais cependant pas ici dans le détail d'une présentation exhaustive et scolaire mais m'attacherais à dégager essentiellement les points utiles à ma recherche.

Masochisme et théorie des pulsions ont évolué conjointement. Le point de bascule bien connu se situe en 1920 avec *Au delà du principe de plaisir* où Freud introduit l'hypothèse de la pulsion de mort. Avant 1920, Freud conçoit la dynamique pulsionnelle à partir du dualisme *pulsions d'autoconservation* (ou pulsion du moi) et *pulsions sexuelles*. Les pulsions du moi sont alors conçues sur le modèle de la faim et du besoin. L'articulation de ces deux motions pulsionnelles se fait sur le modèle de *l'étayage* des pulsions sexuelles sur les fonctions somatiques (*via* les zones érogènes) et de *l'opposition* qui détermine le conflit psychique. Retenons principalement de ce premier moment de la pensée freudienne (qu'il n'appelle pas encore métapsychologie) le dualisme Faim/Amour énoncé comme suit en 1910 : « d'une importance toute particulière [...] est l'opposition indéniable entre les pulsions qui servent à la sexualité, à l'obtention du plaisir sexuel, et les autres qui ont pour but l'autoconservation de l'individu, les pulsions du moi : toutes les pulsions organiques qui sont à l'œuvre dans notre psychisme peuvent être classées, selon les termes du poète, en Faim ou en Amour »¹⁰.

¹⁰ Freud, *Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique*, 1910, in Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967, Quadrige, 2002, p. 369

Dans ce premier dualisme, les deux principes explicatifs sont, schématiquement, le principe de plaisir, qui organise la pulsion sexuelle, et le principe de réalité, qui organise les pulsions du moi.

Cependant, ce modèle est amené à se modifier en profondeur suite à un double mouvement à la fois contradictoire et complémentaire : une *tentation moniste* dans le sillage de C.G. Jung et l'introduction du nouveau dualisme pulsion de vie/ de mort. Le rapprochement avec Jung se fait par l'extension du concept de libido : « L'opposition entre pulsion d'autoconservation et pulsion de conservation de l'espèce, de même que celle entre amour du moi et amour d'objet, est encore à situer à l'intérieur de l'Eros »¹¹. La libido n'est plus ici opposée aux pulsions du moi mais acquiert plus nettement son caractère d'énergie susceptible de s'investir vers tel ou tel objet : un objet extérieur ou le moi. Soit la libido est dirigée vers l'extérieur et c'est l'amour d'objet, soit vers l'intérieur et c'est l'amour du moi. La polarité intérieur/extérieur (et son avatar passif/actif) devient centrale et organise, selon une logique tensionnelle, deux pôles pulsionnels intégrés à la libido. Ce modèle se structure autour de l'opposition moi/monde extérieur. Dans la pulsion sexuelle (amour d'objet) la libido va du moi vers le monde extérieur, dans les pulsions d'autoconservation (amour du moi, narcissisme) la libido se *retourne* vers sa source. Cependant, Freud réintroduit simultanément un nouveau dualisme, pulsions de vie/de mort qui se situe en position *méta* par rapport au premier. Le dualisme Eros/Thanatos, ou Amour/Discorde, intègre au sein de l'Eros, l'ancien dualisme Faim/Amour.

Mais le modèle du retournement de la pulsion reste central pour la compréhension du masochisme qui se trouve ainsi décrit par rapport au sadisme, ou plus précisément par rapport à la pulsion agressive. C'est le rapport à l'objet, et donc la place du sujet qui est ici en jeu, qui est ici l'enjeu. De même que la libido peut se retourner vers le moi dans le l'investissement narcissique, de même l'agressivité peut se retourner vers

¹¹ Freud, *Abrégé de psychanalyse*, 1938, PUF, 1950, p.8.

la personne propre dans le masochisme. Le sadisme pour sa part reste dirigé vers l'extérieur, vers l'objet, comme la libido dans la pulsion sexuelle.

Nous avons donc une première série en fonction de la dynamique et en terme d'isomorphie :

intérieur → extérieur : libido d'objet / sadisme
et
intérieur → intérieur : narcissisme / masochisme

Comme le note P.L Assoun dans *Le masochisme*, « cela engage une dialectique serrée de *l'identification* »¹². En effet, dans le mouvement de renversement, l'objet extérieur, l'autre, est désinvestit au profit du moi qui devient l'objet de la pulsion. Le sujet est donc, *stricto sensu*, altéré, objectalisé. Se mettre en position d'objet: voilà la posture masochiste qui, de fait, impose à l'autre d'endosser le rôle de sujet.

Nous voyons donc que le masochisme engage immédiatement des dialectiques engageant des concepts fondamentaux de la psychanalyse : sujet-objet, libido-agressivité, narcissisme et relation d'objet.

A ce point, le problème, comme l'enjeu clinique, est celui de la fonction, du positionnement et de la définition du masochisme par rapport à :

- a/ la série libido-sadisme
- b/ la pulsion de mort
- c/ le narcissisme

C'est ce que nous nous proposons d'étudier maintenant.

¹² Paul-Laurent Assoun, *Le masochisme*, Anthropos, 2007, p.25

2. Masochisme *versus* Sadisme : Freud et Reich

La modélisation du masochisme comme processus est donnée par Freud dans *Pulsions et destins des pulsions* :

« a/ Le sadisme consiste en une activité de violence, une manifestation de puissance à l'encontre d'une autre personne prise comme objet ;

b/ cet objet est abandonné et remplacé par la personne propre. En même temps que le retournement sur la personne propre, s'accomplit une transformation du but pulsionnel actif en but passif ;

c/ de nouveau est cherchée comme objet une personne étrangère, qui, en raison de la transformation de but intervenue, doit assumer le rôle de sujet.

Le cas (c) est ce qu'on appelle communément masochisme »¹³

Dans cette description, le moment masochiste est secondaire par rapport au moment sadique. Le *masochisme secondaire* ne se définit pas relativement à un *masochisme primaire* mais simplement comme un processus qui apparaît secondairement. Il n'y a donc pas lieu pour l'instant de comprendre le masochisme secondaire en termes métapsychologiques mais simplement en termes dynamiques.

Notons déjà que le moment masochiste n'apparaît qu'au temps (c) et que les temps (a) et (b) correspondent respectivement au sadisme et au retournement du sadisme. Il convient donc de distinguer le temps du retournement du sadisme sur la personne, temps que Rosenberg¹⁴ nomme *auto-sadisme*, du temps (c), le masochisme proprement dit. Freud propose donc la série : sadisme → auto-sadisme → masochisme.

¹³ Freud, *Pulsions et destins...*, p.26

¹⁴ Benno Rosenberg, *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, PUF, 1991, p.46

Avant de définir en termes de fonction, contenu, et enjeux métapsychologiques la différence entre l'auto-sadisme et le masochisme, j'éclairerais le mécanisme de retournement du sadisme à l'aide d'un cas clinique.

Cas clinique :

Il s'agit d'un sujet âgé de 34 ans qui consulte pour des problèmes sexuels (angoisse à l'approche du rapport sexuel, troubles de l'érection, masturbation compulsive anéjaculatrice *via* des sites pornographiques), des « problèmes de couple » (qu'il relie aux premiers) et pour des stratégies d'échecs qu'il note dans son travail d'écriture (comme effacer un fichier par « erreur » ou faire traîner des projets). Après quelques séances, il rapporte un rêve :

Je suis dans ma chambre avec ma femme. Je commence à faire l'amour avec elle. Je la caresse mais l'ambiance est tendue, je sens qu'il y a un malaise entre nous. Tout à coup, deux hommes entrent par effraction dans notre chambre. Ils sont armés de fusils à pompe. L'un me tient en respect avec son arme pendant que l'autre viole ma femme à côté de moi. Au début elle se débat mais après, elle semble y prendre du plaisir et le viol se transforme en rapport sexuel violent. Pendant ce temps, je regarde un pistolet démonté sur ma table de nuit et je me demande pourquoi j'ai démonté ce pistolet alors que j'aurais pu agir s'il était remonté. Là, je ne peux rien faire.

Le sujet analyse directement le pistolet démonté comme sa libido « démontée », « qui ne fonctionne pas », « qui est en vrac » et avec laquelle il pourrait être actif sexuellement avec sa femme si elle était « remontée » (la libido).

On peut voir dans l'effraction des deux hommes armés dans l'espace intime de la chambre, l'effraction de la pulsion à la fois sadique et sexuelle (armes, viol) dans l'intime du sujet. Cet aspect du rêve rappelle les définitions de la pulsion comme une force qui attaque. La pulsion se dirige dans deux directions : en partie sur lui-même (un homme le braque avec son arme, le « tient en respect ») et en partie sur sa femme (viol).

Le retournement du sadisme sur le sujet est déssexualisé, alors que le sadisme vers la femme est immédiatement érotisé et lié à la pulsion sexuelle. Le viol se transforme en « rapport sexuel violent » dans lequel la femme a du plaisir. Sa femme lui formule par ailleurs la demande de « la prendre sauvagement », ce dont il se sent incapable et qui le plonge dans une sorte d'état apathique teinté de mélancolie.

La question est de savoir s'il s'agit ici d'une pulsion sadique qui s'érotise et se sexualise (le rapport sexuel *viol-en*), donc qui se lie avec la pulsion sexuelle, ou s'il s'agit d'une pulsion sexuelle, d'un Eros qui se déssexualise, d'une pulsion de vie qui se délie (le braqueur de lui-même). En d'autres termes : est-ce que l'Eros se scinde en amour d'objet et narcissisme (comme amour du moi déssexualisé) ou est-ce qu'on peut postuler une pulsion sadique, une *violence fondamentale* (Bergeret) susceptible d'être lié ou déliée de la libido.

Reprenons les séries dégagées plus haut :

a/ *Intérieur* → *extérieur* : *libido d'objet* / *sadisme* et

b/ *intérieur* → *intérieur* : *narcissisme* / *masochisme*.

Ces deux séries suffisent pour interpréter cette clinique : La pulsion sexuelle dirigée vers l'extérieur (active) est liée au sadisme, celle dirigée vers l'intérieur (passive, « je ne peux rien faire ») est liée à la phase autosadique du procès masochiste. Dans cette optique l'Eros comporte une dimension sadique qui lui est intrinsèque et qui fait glisser d'un isomorphisme des séries (a) et (b) à une position métapsychologique. Si nous tirons les conclusions de ce glissement, alors le narcissisme, comme éros du moi déssexualisé est par définition un auto-sadisme et donc, constitue l'opérateur métapsychologique du masochisme, de même que le masochisme constitue un opérateur formel du narcissisme.

Dans le rêve du sujet, la phase sadique est symbolisée par le viol, la phase auto-sadique par le braquage de lui même et la phase masochiste par le fait que le braqueur est un *autre*. Ce rêve diffère de celui de Malkovich dans le film *Dans la peau de John Malkovich*¹⁵ où tous les acteurs du rêve ont son visage. Ici, le sujet est allongé sur son lit, victime impuissante d'un *autre* qui le menace et l'inhibe. Cet *autre* assume donc le rôle du sujet responsable du sadisme pendant que le sujet du rêve, le rêveur, c'est à dire le sujet lui-même se positionne en objet.

Lacan épingle ce trait : « se reconnaître comme objet de désir, c'est toujours masochiste »¹⁶. L'autre doit assumer la place de sujet, il y est assigné par le « se faire objet » masochiste.

Le mouvement sadique, qui implique l'objet, se retourne en auto-sadisme sous l'effet de la culpabilité. Rosenberg voit même l'auto-sadisme comme le point de départ de la culpabilité. Pour Reich, l'agressivité est une composante essentielle de toute espèce de pulsion qui tend « agressivement » à sa satisfaction : « toute manifestation positive de vie est agressive [...]. Le but de l'agressivité est toujours de faciliter la satisfaction d'un besoin vital. L'agressivité n'est donc pas une pulsion dans le sens propre, mais le moyen indispensable de satisfaire n'importe quelle pulsion. »¹⁷. La destructivité, qu'il distingue donc de l'agressivité, est le résultat de la frustration qui bloque l'accès à la satisfaction de la tension agressive. « Si l'on refuse la satisfaction à la sexualité agressive, le besoin d'obtenir satisfaction n'en persiste pas moins. Alors naît l'impulsion de l'obtenir par *n'importe quel moyen* » (*id.*). C'est sur ce *n'importe quel moyen* que s'étaient sadisme et masochisme.

A l'origine, il y a cette motion pulsionnelle sexuelle-agressive qui est barrée par l'interdit et intériorisée. Sur ce point Reich est fidèle à Freud

¹⁵ Spyke Jonze, *Dans la peau de John Malkovich*, 1999

¹⁶ J. Lacan, *Le séminaire X, L'angoisse*, 16 janvier 1963, Seuil, 2004, p.125

¹⁷ W. Reich, *La fonction de l'orgasme*, 1942, L'arche, 1970, p.126-127

qui pense l'introjection de l'agressivité comme un effet de la civilisation : « Que se passe-t-il chez l'individu pour rendre inoffensif son plaisir-désir d'agression ? L'agression est introjectée, intériorisée, mais à vrai dire renvoyée là d'où elle est venue, donc retournée sur le moi propre. Là elle est prise en charge par une partie du moi qui s'oppose au reste du moi comme sur-moi, et qui, comme conscience morale, exerce alors contre le moi cette même sévère propension à l'agression que le moi aurais volontiers satisfaite sur d'autres individus. La tension entre le sur-moi sévère et le moi qui lui est soumis, nous l'appelons conscience de culpabilité ; elle se manifeste comme besoin de punition. La culture maîtrise donc le dangereux plaisir-désir d'agression de l'individu en affaiblissant ce dernier, en le désarmant et en le faisant surveiller par une instance située à l'intérieur de lui-même, comme par une garnison occupant une ville conquise. »¹⁸.

Le retournement du « plaisir-désir d'agression » sur le sujet apparaît donc comme un effet de la culture pour maîtriser, contrôler et « tenir en respect », la pulsion. La culpabilité n'est donc pas la cause du retournement pulsionnel mais son effet démonstratif. Le sur-moi est l'agent infiltré de la culture pour affaiblir la puissance sexuelle-agressive de l'individu.

Sur ce point la pensée de Freud hésite et oscille entre un maintien d'une « libido agressive » et l'autonomisation de la destructivité dans la pulsion de mort (ou tout au moins, une de ses versions). Reich reste fidèle au concept, issu d'une clinique, de « libido agressive » et en tire les conséquences : la destructivité est toujours une *pulsion secondaire* à la pulsion sexuelle-agressive primaire.

Clinique : A la fin de la séance où le sujet rapporte son rêve, il lui revient un souvenir: élevé dans un monde de femmes (sa mère et ses sœurs), on lui disait souvent : « on ne frappe pas une femme, même avec

¹⁸ Freud, *Le malaise dans la culture*, 1930, PUF quadrige 1995, p.66

une rose ». Il associe cette injonction morale à sa culpabilité à laisser émerger une énergie sexuelle dont il perçoit la dimension agressive.

Résumons : le masochisme se présente comme un procès en trois temps : sadisme – auto-sadisme – masochisme. Le sadisme est une composante de la libido qui se déssexualise dans l'auto-sadisme. Le masochisme est adressé à l'*autre* sur un mode passif en se posant comme objet du désir. Avec l'adresse à l'autre, l'auto-sadisme se resexualise en masochisme. On peut donc dire que le masochisme consiste en la resexualisation de l'auto-sadisme.

La distinction de l'auto-sadisme et du masochisme permet d'affiner le tableau clinique bigarré du masochisme et d'avancer des hypothèses concernant sa fonction dans l'économie psychique.

C'est sur l'économie du masochisme que les avancées de Reich apportent un éclairage précieux. La réflexion reichienne autour du masochisme s'organise à l'intérieur du cadre conceptuel du masochisme secondaire. Pour Reich, le masochisme est d'abord une donnée clinique qui ne nécessite nullement le postulat d'une pulsion de mort. En conséquence, le dualisme reichien rejoint le premier dualisme freudien pulsions du moi/sexuelles qu'il organise d'abord sur le dualisme du *conflit fondamental entre les besoins et le monde extérieur*¹⁹. Dans ce conflit, nous avons vu que le rôle de la frustration est fondamental dans la genèse de l'auto-sadisme. Par l'adresse à l'autre, le masochisme resexualise la pulsion déssexualisée dans l'auto-sadisme. Le masochisme est donc plus énergétisant pour le moi et permet d'éviter la destructivité propre à l'auto-sadisme. Par les concepts de charge et de décharge énergétique, Reich offre une lecture économique du masochisme comme un processus qui vient « charger » le moi en le resexualisant.

¹⁹ W. Reich, *L'analyse caractérielle*, 1933, Payot, 1992, p.234

Le tableau clinique du masochisme peut donc s'articuler à celui des stades de l'évolution libidinale. Sur ce point Reich rejoint K. Abraham qui introduit la notion de « sadisme oral », sadisme qui apparaît avec les premières dents et donc avec la possibilité pour le petit d'homme de mordre. Nous renvoyons sur ce point fondamental à *Corps et symptôme*, où P-L. Assoun développe une « odontologie psychanalytique²⁰ » qui dresse le tableau à la fois métapsychologique et clinique de cette zone que Reich associe à la rage orale. La rage orale c'est la rage dedans, la rage de dents.

La première manifestation du sadisme vient avec les premières dents : « Indubitablement la dentition est le premier instrument avec lequel l'enfant peut réaliser des destructions du monde des objets à une période où les mains ne sont encore aptes qu'à saisir et tenir [...]. A l'étape de l'activité buccale de morsure, l'objet est incorporé et subit la destruction... intensité du besoin de mordre où besoin alimentaire et libido sont mêlés. C'est le stade des impulsions cannibaliques »²¹.

Au stade oral, l'ambivalence besoins/monde extérieur est à son comble. L'objet est incorporé et la pulsion libido-agressivité porte sur un « objet » total à la fois possédé/dépossédé. Le manque est aussi total que l'objet et il lie le sujet dans une relation de dépendance. C'est la quête orale toujours insatisfaite. Ainsi au niveau de la clinique, le sadisme et l'auto-sadisme oral entraînent des conduites de remplissage, des conduites d'auto-mutilation, d'auto-dévoration, d'auto-destruction. Dans l'oralité, le désir est uni à la haine : la rage est destructrice, soit pour l'objet dans le sadisme oral, soit pour le sujet dans l'auto-sadisme. On ne peut pas, à ce stade parler de masochisme, mais seulement de sadisme et d'auto-sadisme. Le masochisme apparaît avec l'analité, qui va faire évoluer la rage vers la colère. Dans la colère, l'agressivité s'exprime de façon plus contrôlée et moins rageuse.

²⁰ P-L Assoun, *Corps et symptôme*, 1997, Anthropos, 2004, p. 96

²¹ K. Abraham, *Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux*, 1924, in *Œuvres complètes*, Payot, 1966, t.II, p. 276-277.

Au stade anal, l'adresse à l'autre apparaît. Dans la clinique, issue des psychodrames analytiques où la parole « se lâche », on peut noter toutes les expressions scatologiques qui vont s'exprimer soit sur un mode sadique (« je t'emmerde »), soit sur un mode masochiste (« tu m'emmerdes »), soit auto-sadique (« je suis une merde »). Les fantasmes associés sont d'humiliation, de mépris, de soumission. Ces fantasmes sont soit actifs, soit passifs, mais le plus souvent on peut observer un va-et-vient entre les deux dynamiques : humilier l'autre/se faire humilier, le railler/être un objet de moqueries, mépriser/être objet de mépris... L'ambivalence est sur le balancement être sujet/être objet de..., signe de l'évolution de l'auto-sadisme vers le masochisme.

Dans le stade œdipien, le processus de resexualisation s'amplifie à travers tous les fantasmes triangulés (exhibitionnisme, voyeurisme). La violence est ici complètement maîtrisée et prise charge par le sur-moi qui « tient en respect » la pulsionnalité. C'est le stade du masochisme moral dans lequel la violence s'est le plus décorporisée.

On peut voir que le masochisme, dans sa fonction de resexualisation de l'auto-sadisme et d'éloignement de la violence du corps, a une fonction pare-feu par rapport à la rage orale destructrice. Au cœur de la rage, de l'oralité insatisfaite, on trouve un noyau mélancolique.

Du point de vue moiïque, le masochisme est plus économique puisqu'il protège de la rage orale et donc de la mélancolie. Par la resexualisation de l'auto-sadisme, le masochisme vient nourrir les défenses du moi, que Reich décrit comme une « cuirasse caractérielle ». Le masochisme, du point de vue économique est donc une défense narcissique.

Le masochisme, par le *se faire objet* cherche à éveiller le sadisme de l'autre pour se dédouaner de son propre sadisme vers l'objet et pour éviter l'issue auto-sadique ; ce faisant il le *neutralise*. Le masochisme se condense et s'organise autour d'un noyau mélancolique qui ne saurait tolérer la perte de l'objet, qui tente de s'aveugler à la béance de l'autre.

Or, mais nous développerons ce point dans la clinique du corps, l'accumulation d'une charge énergétique provoque du déplaisir. On peut donc voir comment le sujet masochiste se tient dans une dynamique paradoxale où il cherche à se recharger moïquement pour éviter la mélancolie, quête produisant un déplaisir qui cherche à être évité par le principe de plaisir.

II. Métapsychologie du masochisme

Cette partie est, de par son objet, la plus spéculative et la plus éloignée de la clinique. Dans cette partie nous examinerons les fondements de la métapsychologie freudienne et en proposerons une refonte à partir du mythe de la naissance d'Eros, donné par Diotime, dans *Le Banquet* de Platon.

1. Masochisme primaire et secondaire : dualisme et monisme des pulsions. Eros, Thanatos, Némésis.

Comme nous l'avons vu, Reich conserve la première ligne freudienne et propose une économie du masochisme qui fait l'économie de la pulsion de mort. Il serait erroné d'opposer grossièrement Reich et Freud. Concernant l'approche économique du masochisme on peut affirmer que Reich ne fait qu'approfondir les positions freudiennes sur la théorie de la libido et qu'il en tire les conséquences au plan d'une anthropologie psychanalytique et d'une critique sociale. Mais leurs positions diffèrent, semble-t-il, radicalement, au regard de la métapsychologie.

Dans *Au delà du principe de plaisir*, Freud pose le problème :

« On est en droit de dire qu'il n'y avait rien qui soit aujourd'hui à rejeter dans l'ancienne formule : la psychonévrose repose sur un conflit entre les pulsions du moi et les pulsions sexuelles. [...] Si les pulsions d'autoconservation sont elles aussi de nature libidinale, il n'y a peut-être absolument pas d'autres pulsions que libidinales. Du moins n'en existe-t-il pas d'autres qui soient visibles. Mais alors il faudrait donner raison aux critiques qui ont cru pressentir que la psychanalyse expliquait *tout* par la sexualité ou aux novateurs comme Jung qui, hâtivement, ont utilisés le

terme de libido dans le sens de « force de pulsion » en général. Doit-il en être ainsi ? »²².

En effet, en nous appuyant sur la clinique, le visible, on est en droit de s'en tenir à la première conception qui fait du masochisme « une pulsion partielle complémentaire du sadisme, comme un retournement du sadisme sur le moi propre »²³. Nous avons vu qu'il est nécessaire d'affiner cette thèse avec le concept d'auto-sadisme et avec les opérateurs que sont la désexualisation, la resexualisation, l'adresse à l'autre. Cependant on peut continuer à analyser plus en détail les mécanismes à l'œuvre, il reste manifeste que cette position nous conduit à l'hypothèse qu'il n'y a qu'une seule et unique source pulsionnelle : l'Eros.

Quelles sont les implications de cette position métapsychologique ? Comment penser ce monisme ? Quelle est la place de l'altérité, du manque dans une théorie des pulsions qui semble, en dernière analyse, réduire la dynamique psycho-organique à une poussée unique et indifférenciée ? Quel est cet Eros qui, dans son *agressivité*, se confond avec le besoin ?

Il nous semble erroné et aporétique, pour penser ce pan entier de la métapsychologie, d'opposer monisme et dualisme pulsionnel. Freud semble se positionner pourtant de la sorte, peut-être par volonté de se différencier nettement de Jung : « Notre conception était dès le début *dualiste* et elle l'est encore aujourd'hui de façon plus tranchée, dès l'instant où les termes opposés ne sont plus pour nous pulsions du moi / pulsions sexuelles, mais pulsions de vie / pulsions de mort. La théorie de la libido de Jung est au contraire moniste ; en appelant libido ce qui est pour lui l'unique force de pulsion, il ne pouvait que créer de la confusion. »²⁴.

²² Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p.111

²³ Freud, *id.*, p. 114

²⁴ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p. 112

Freud associe le monisme à une logique de la confusion²⁵, logique qui empêcherait la différenciation et donc, remettrait en cause la vocation scientifique de la psychanalyse. Le danger évoqué est celui du « tout sexuel », sans qu'il soit expliqué en quoi ceci constituerait un danger, et surtout, en quoi cette critique que « la psychanalyse expliquait tout par la sexualité » est effectivement une critique et pas simplement une réaction attendue du surmoi des lecteurs.

La question que l'on peut poser, est de savoir si Freud n'a pas pris une position « stratégique » pour le développement de la psychanalyse, sachant qu'une prédominance trop visible du sexuel l'exposait à la censure de la culture, bien que par ailleurs, on ne peut nier l'immense audace de Freud sur la question de la culture depuis *La morale sexuelle civilisée* en 1908, jusqu'à *L'homme Moïse et la religion monothéiste* en 1939, en passant par *Totem et Tabou* et *Malaise dans la culture*.

Dans *Résistances à la psychanalyse*²⁶, Freud évoque ce problème: « ...ce que la psychanalyse appelle sexualité n'est aucunement identique à l'impulsion qui rapproche les sexes et tend à produire la volupté dans les parties génitales, mais plutôt à ce qu'exprime le terme général et compréhensif d'Eros dans le *Banquet* de Platon. Mais l'opposition négligea ces illustres précurseurs et s'attaqua à la psychanalyse comme si elle avait attenté à la dignité humaine. On lui reproche son *pansexualisme*, bien que l'étude psychanalytique des instincts eût toujours été rigoureusement dualiste et n'eut jamais manqué de reconnaître, à côté des appétits sexuels, d'autres mobiles assez puissants pour opérer le refoulement de l'instinct sexuel. Ce dualisme de *l'instinct du sexe* et de *l'instinct du moi* devint le dualisme de *l'Eros* et de *l'instinct de mort* ou de *destruction* ».

Et un peu plus loin :

²⁵ sur la distinction entre les logiques duelles et paradoxales, je renvoie à mon article *Corps, processus et formation dans la transmission traditionnelle chinoise*, publié sur le site lacanchine.fr

²⁶ Freud, *Résistances à la psychanalyse*, 1925 in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985, p.130.

« Les deux bases de la culture humaine sont la maîtrise des forces naturelles et la répression de nos instincts. Le trône de la souveraine est supporté par des esclaves enchainés : parmi ces éléments instinctifs domestiqués, les impulsions sexuelles, au sens étroit, dominant par force et par violence. Qu'on leur ôte leurs chaînes, et le trône est renversé, la souveraine foulée aux pieds. La société le sait et ne veut pas qu'on en parle [...] parce qu'à beaucoup d'égards, elle n'a pas la conscience tranquille. La psychanalyse [...] tient qu'il faut ôter de sa rigueur au refoulement de l'instinct et donner, pour cela, plus de place à la véracité. Certaines impulsions instinctives que la société a trop violemment réprimées doivent obtenir une plus grande satisfaction. »²⁷

Ce texte est précieux à de nombreux égards. Il permet d'abord de répondre à l'objection « stratégique » ou « opportune » : Freud prend nettement position sur le plan d'une théorie critique de la culture et ne tente pas de « rentrer dans les clous » d'une quelconque morale d'époque. Il affirme par là même la légitimité d'une anthropologie psychanalytique et critique avec prémonition une pratique de la psychanalyse uniquement focalisée sur le conflit intrapsychique : il ne suffit pas de travailler avec le « petit sujet » dans l'ambiance feutrée du cabinet de l'analyste, mais aussi de porter les résultats de cette enquête au microscope sur le plan du social. L'application de la psychanalyse à l'éducation des enfants ou le projet d'une « politique sexuelle » chez Reich vont dans ce sens.

La défense freudienne contre le *pansexualisme* doit donc avoir d'autres raisons.

Examinons dans un premier temps la position du *pansexualisme*, pour ensuite voir comment et pourquoi Freud s'en différencie.

²⁷ Freud, *Résistances à la psychanalyse*, p. 130-131

Le pansexualisme pose une *libido originaires* susceptible d'être sexualisée ou déssexualisée. Pour aller très vite, nous pouvons dire que cette hypothèse ne pose pas de problème au plan économique (notre explication du masochisme secondaire pouvant s'inscrire dans ce cadre) mais génère de la confusion au plan spéculatif. En effet, ce monisme de la libido se pose comme une téléologie vitaliste tendant à exclure la négativité ou à la réduire à un épiphénomène. Cette conception est positiviste et rend difficilement compte des phénomènes comme la mélancolie et encore plus difficilement des logiques paradoxales.

Le danger d'une approche de ce type est de vouloir *réduire* la contradiction et donc de sous estimer la place de l'angoisse. Dans ce vitalisme peut s'enraciner un idéal du bonheur compris comme l'épanouissement plein et entier de la pulsion de vie originaires. On peut trouver dans ce vitalisme des accents aristotéliens où la *nature* est un principe interne de croissance et de développement organisé. Il y a une dynamique finalisée de la libido qui peut ici être comprise comme une puissance s'actualisant.

Comme toute approche téléologique le problème concerne le début et la fin : quelle est donc cette finalité du dynamisme vital et pourquoi et comment a-t-il commencé ? On en arrive d'un côté à l'idéal du bonheur (et aux dogmatismes utopiques ou totalitaires qui se pensent comme finalité, ainsi qu'à une vision de la psychanalyse comme *développement personnel*) et de l'autre au *moteur immobile* qui se meut de lui-même, c'est à dire en fait à l'idée d'une spontanéité autonome créatrice (personnelle ou impersonnelle). Le seul moyen d'éviter ces apories, qui poussent la psychanalyse vers une idéologie, serait de dire qu'il n'y a ni début, ni fin, ce qui reviendrait à considérer un pur dynamisme sans but ni origine, hors du temps, et par là même à réintroduire une certaine négativité qui s'exprimerait alors sous la forme d'un non-savoir, d'un absurde.

Il est probable que ces conséquences liées à l'absurde ont pu jouer un rôle dans le refus de cette théorie, Freud n'ayant jamais cédé sur son désir de construire la psychanalyse comme une science.

En face de cette hypothèse moniste, Freud oppose une hypothèse dualiste qui tente de se tenir à distance d'une métaphysique comme de la « mystique ».

Dans *Au delà du principe de plaisir*, Freud évoque la possibilité d'un sadisme originaire qu'il suppose à partir d'une difficulté à déduire de l'Eros la pulsion sadique vers l'objet. Ce sadisme primaire serait la manifestation de la pulsion de mort et « ouvrirai la voie aux composantes libidinales de la pulsion sexuelle ; celles-ci vont se presser à sa suite vers l'objet. »²⁸. Mais à cette époque, il qualifie cette hypothèse de « franchement mystique »²⁹. Cependant, il envisage dans le même temps la possibilité que la pulsion sadique pourrait, originairement et avec la libido, être dirigé sur le moi avant de se tourner vers l'objet. Le masochisme secondaire « serait donc en réalité un retour à une phase antérieure de cette pulsion, une régression »³⁰. Freud pose ici la possibilité d'un masochisme primaire, fondé sur une séparation de la pulsion de vie et de la pulsion sadique qui devient ici synonyme de pulsion de mort. Ce masochisme primaire serait donc une dimension fondamentale du narcissisme. Ce point sera relu par Lacan qui pose une connexion entre agressivité et narcissisme : « La notion d'une agressivité comme tension corrélative de la structure narcissique dans le devenir du sujet permet de comprendre toute sortes d'accidents et d'atypies de ce devenir »³¹. Nous reprendrons plus loin cette idée de *tension corrélative de la structure narcissique* au regard du principe d'antagonisme.

Trois ans plus tard, dans *Théorie de la libido (1923)*, Freud enfonce le clou: « Les premières pulsions, qui au fond travaillent sans bruit, poursuivraient le but de conduire à la mort l'être vivant, mériteraient par là le nom de « pulsions de mort » et, tournées vers l'extérieur par l'interaction

²⁸ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p.113-114

²⁹ id. p. 114

³⁰ id. p. 114

³¹ Lacan, *L'agressivité en psychanalyse*, XIe congrès de Bruxelles, 1948, in *Ecrits I*, Seuil, 1999, p. 115

de nombreux organismes cellulaires élémentaires, se manifesteraient en tant que tendances de *destruction* et d'*agression* »³².

Avec la seconde théorie de la libido, Freud en vient à séparer nettement la pulsion sadique-agressive de la pulsion de vie. Le masochisme secondaire peut rester le modèle de la clinique, mais son fondement métapsychologique est le masochisme primaire. A ce point, Freud se sépare nettement de Reich pour lequel l'*agressivité* reste une dimension consubstantielle à l'*energeia* pulsionnelle.

Freud conserve la possibilité pour la pulsion de se diriger soit vers le moi, soit vers le monde extérieur et l'applique à la pulsion de mort qui devient un principe d'*entropie* pour l'être vivant et d'*agressivité* pour l'objet.

La définition spéculative de la pulsion comme un principe d'entropie pour le moi se fonde chez Freud sur l'indexation de l'événement somatique de l'excitation au principe de constance.

Le principe de constance, qui dérive du principe de plaisir posé comme principe de déplaisir tout en le fondant économiquement, postule que l'appareil psychique tend à maintenir l'excitation à son niveau le moins « bruyant » possible et à éviter les situations susceptibles de faire monter ce niveau d'excitation. En bref, le principe de constance tend à éviter l'excitation et dérive lui-même d'un principe plus fondamental : le principe de nirvâna³³.

³² Freud, *Psychanalyse et théorie de la libido*, 1923, in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985, p. 76

³³ Principe nommé selon le terme sanscrit qui s'oppose au *samsâra* (la roue du devenir naissance/mort alimenté par l'avidité, la soif, *tanha*). Une acceptation restreinte de nirvâna pouvant être l'extinction de l'avidité et par extension, du désir. Cependant, et c'est la limite de ce rapprochement, dans le bouddhisme, nirvana pointe vers la prise de conscience de la vacuité du moi, dont l'illusion d'exister comme réalité alimente la soif : de perdurer (narcissisme), de posséder (relation d'objet). La réalisation de la vacuité essentielle du moi n'impliquant pas un renoncement au désir qui demeure illusoire. Pour respecter le sens d'origine des concepts il conviendrait de renommer le principe de nirvana.

De fait le niveau le plus bas et le moins fluctuant de l'excitation est le niveau zéro, le niveau inorganique, minéral. A travers le principe de constance, le psycho-organisme tendrait au repos le plus total. L'activité et le mouvement tendraient à l'inactivité et à l'immobilité.

« Nous avons reconnu dans la tendance à la réduction, à la constance, à la suppression de la tension d'excitation interne, la tendance dominante de la vie psychique et peut-être de la vie nerveuse en général (*principe de nirvâna*, selon une expression de B. Low) comme l'exprime le principe de plaisir ; nous trouvons là l'un de nos plus puissants motifs de croire en l'existence de pulsions de mort »³⁴.

Dans *Le problème économique du masochisme*, Freud assemble les pièces du puzzle métapsychologique qui dessinent progressivement une forme troublante:

Le *principe de nirvâna* (fondement du principe de constance) exprime la *pulsion de mort*, qui se transforme en *principe économique de déplaisir*, qui lui même exprime la revendication de la ... *libido*³⁵.

Nous arrivons à cette étrange conclusion que la pulsion de vie est au service de la pulsion de mort. Surprenant dualisme qui subordonne un des termes à l'autre.

Je ne sais si cette spéculation métapsychologique apporte réellement une plus-value de compréhension ou de clarté sur « l'obscurité de la doctrine des pulsions », ou si au contraire elle n'en renforce pas la confusion, comme il était reproché au concept de la libido de Jung. Car en effet, entre le couple Eros/Némésis du pansexualisme où le sadisme est subordonné à l'Eros et le couple Eros/Thanatos du dualisme où l'éros est subordonné à Thanatos, il est difficile de trancher et d'y voir clair.

³⁴ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p. 116

³⁵ Freud, *Le problème économique du masochisme*, p. 288

L'ensemble de la seconde théorie des pulsions comporte deux points d'articulation :

1/ La formulation négative du principe de plaisir qui détermine l'appareil psychique comme un *je préférerais ne pas... sentir, éprouver des excitations somatiques... pour reprendre une expression de Melville dans *Bartleby*. Formulation qui évite la question de la détermination qualitative du plaisir et du déplaisir.*

2/ La compréhension de la pulsion comme un phénomène « qui aurait pour caractéristique d'être une tendance à la restauration d'un état antérieur »³⁶.

Pour ce second point, Freud fait appel à Platon qui lui fournit le modèle d'une hypothèse « d'un genre si fantastique – certainement plus proche du mythe que de l'explication scientifique – que je n'oserais pas en faire état ici si elle ne satisfaisait précisément à la condition même que nous cherchons à remplir : elle fait dériver une pulsion *du besoin de rétablir un état antérieur*. Il s'agit, bien sur, de la théorie que Platon, dans *Le Banquet*, fait développer par Aristophane et qui ne traite pas seulement de l'origine de la pulsion sexuelle mais aussi de la plus importante de ses variations quant à l'objet »³⁷.

Tout en restant prudent quant au degré d'incertitude de cette dimension spéculative de la métapsychologie qui tend à s'éloigner de la clinique, Freud la pose pourtant comme fondamentale pour la théorie des pulsions, et par suite, pour la psychanalyse.

Il nous apparaît important de faire ici retour à Platon afin de bien voir ce qui est en jeu dans ce choix, par Freud, du mythe d'Aristophane sur l'Eros pour étayer la théorie des pulsions. Nous sommes ici dans l'exploration d'un des mythes fondateurs de la psychanalyse. « La théorie

³⁶ Freud, *Psychanalyse et Théorie de la libido*, p. 77

³⁷ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, p. 118

des pulsions est pour ainsi dire notre mythologie. Les pulsions sont des êtres mythiques, grandioses dans leur indétermination »

2. Eros : Freud en dialogue avec Platon

a/ Aristophane : Eros et régression

Dans *Le Banquet*, Platon propose deux mythes fondamentaux pour approcher l'origine et la dynamique de l'Eros. Freud s'en tient au premier, porté par Aristophane, qui fait dériver, après la castration opérée par Zeus, la différence sexuée d'une androgynie primordiale et antérieure :

« Car autrefois, notre nature n'était pas celle que précisément elle est aujourd'hui, mais d'une autre sorte. Premièrement, l'espèce humaine comportait trois sexes et non pas deux comme à présent [...]; Il existait alors en effet un genre distinct, l'androgynie, qui par la forme comme par le nom, participait des deux autres ensemble, du mâle comme de la femelle [...] Chacun de ces hommes était, quant à sa forme, une boule d'une seule pièce, avec un dos et des flancs en cercle ; il y avait quatre mains et des jambes en nombre égal ; puis, sur un cou tout rond, deux visages absolument pareils entre eux, mais une tête unique pour l'ensemble de ces deux visages, opposés l'un à l'autre ; Quatre oreilles, deux organes de la génération et le reste à l'avenant.³⁸

L'androgynie est ici l'image de la complétude. Les éléments s'équilibrent jusqu'à s'annuler. L'insistance sur la forme sphérique et pleine augmente l'effet d'unité compacte, lisse, « d'une seule pièce » dit le texte.

³⁸ Platon, *Le Banquet*, 189 e-190 a.

Si cette androgynie participe du féminin et du masculin, ceux-ci ne sont pas dans un rapport d'attraction/répulsion.

C'est une unité homogène, se suffisant à elle-même. Il y a certes la présence des « deux organes de la génération » mais leur proximité n'engendre rien, la génération n'est pas en acte. L'unité sphérique originelle ne contient qu'en puissance la différenciation sexuée, l'altérité désirable.

Ce n'est qu'après la scission du Même, que l'Autre s'actualise ; Après que Zeus, méfiant et jaloux du pouvoir des androgynes, ne décide de les couper en deux, introduisant ainsi une césure dans leur belle unité sphérique. Alors chaque moitié, incomplète et souffrant de cette incomplétude, de ce passage du *tout* au *pas-tout*, « s'enlaçait mutuellement dans leur désir de se confondre en un seul être, finissant par mourir de l'inaction causée par leur refus de faire quoi que soit l'une sans l'autre. En outre, quand une des moitié était morte, la moitié survivante en cherchait une autre »³⁹.

La pulsion de vie qu'est l'Eros se résume dans cette nostalgie d'une unité originelle organisée autour de l'insupportable de la différence des sexes. L'unité du mythe d'Aristophane est fondamentalement asexuée ; c'est à dire qu'elle ne contient l'altérité, la dualité qu'en puissance. C'est une unité-unicité étrangère à l'expérience de l'Autre. L'unité première de l'indifférenciation, précède la différence sexuée qui n'aspire qu'à y revenir. Ce mythe du *destin nostalgique de la pulsion* pose l'Eros comme la manifestation d'un désir d'unité qui cherche désespérément, jusqu'à la mort, à résoudre l'angoisse de la séparation. On peut retrouver ici une intuition qui sera reprise par Lacan : il y a une irréductibilité de la différence sexuée, que le sujet, par son symptôme, tente *encore et en-corps* de résoudre.

³⁹ Platon, *Le Banquet*, 191 a-b.

Ce mythe vient illustrer magnifiquement l'hypothèse que la pulsion cherche à rétablir un état antérieur et vient fonder mythologiquement le *principe de nirvâna*.

Mais, comme le fait remarquer Lacan, on ne rencontre que des hommes et des femmes. L'androgynie apparaît donc comme un principe non-manifesté, étant donnée que la manifestation, qui est différenciée, implique l'altérité en acte. Si nous acceptons comme postulat, l'évidence phénoménologique qu'il y a quelque chose et non pas rien, qu'il y a manifestation et différence des sexes, alors l'unité-unicité ne peut au mieux qu'être une unité non-manifestée, relevant d'une métapsychologie, qui frôle ici la métaphysique, *négative* (ou, plus précisément *privative*, comme nous le verrons plus loin). L'androgynie sphérique évoque l'unité océanique de l'indifférenciation primordiale⁴⁰, matrice et chaos originel contenant en germe la manifestation. En cela elle s'identifie à *l'informe* qui est pure puissance.

Il est important de noter que, pour fonder le dualisme pulsionnel, Freud fait appelle au mythe qui le fait dériver d'une unité première. La dualité, censée être un facteur de discernement face à la « confusion » de la théorie de la libido jungienne, n'arrive pas à se dégager de l'unité, vers laquelle elle régresse.

Ce mythe régressif de l'Eros et, *in fine*, mortifère pour chaque sexe à travers un Désir qui s'identifie au besoin (chaque moitié a besoin de l'autre), doit se comprendre dans son articulation au second mythe d'Eros du *Banquet*, énoncé par Diotime, prêtresse d'Apollon⁴¹.

⁴⁰ Concernant le *sentiment océanique* et la discussion avec R. Rolland, voir *Malaise dans la culture*, p. 9. Ce point est d'importance puisqu'il concerne les possibilités de limites du moi-corps. Nous réservons son traitement et celui de la place du corps dans la mystique pour une étude future.

⁴¹ Notons au passage le souci de Platon de spécifier *l'énonciateur* du mythe. Ici, Aristophane, auteur des *Nuées*, et responsable probable du procès, et de la mort du Père, Socrate, le maître de Platon ; Là, une femme vouée à Apollon, fils de Zeus, Dieu du temple de Delphes, situé sur le nombril du monde : *l'omphalos*.

b/ Diotime : Eros et dynamique du manque

« Le jour où naquit Aphrodite, les dieux étaient au festin. Avec eux tous était le fils de Métis, Pôros. Après le dîner, Pénia était venue mendier, ce qui est naturel un jour de bombance, et elle se tenait près de la porte. Pôros, qui s'était enivré de nectar, entra dans le jardin de Zeus, et tout alourdi s'endormit. Pénia, dans sa pénurie, eut l'idée d'avoir un enfant de Pôros : elle se coucha contre lui, et fut enceinte de l'Eros »⁴².

Pôros représente l'être dans sa plénitude, la ressource. Pénia symbolise quant à elle le non-être ou le manque d'être, la pauvreté, la vacuité. Le manque d'être n'est pas invité au banquet des dieux et ne peut que venir mendier les miettes à la porte, au seuil (lieu où règne Janus). La pénurie, le manque, ne pénètre pas dans l'enceinte des dieux mais se tient à la limite de leur lieu, de leur existence. Pénia pourtant, d'une certaine façon est. Elle n'est pas le néant, l'absolument rien (qui au sens strict est impensable) mais représente plutôt un mode d'être « en creux » par contraste avec le mode d'être de Pôros caractérisé par le plein. Quand nous employons le terme de « non-être » il ne faut donc pas entendre le néant mais bien une modalité négative de l'être, difficilement définissable de par son caractère évanescent mais distincte cependant d'une pure et simple inexistence ; métapsychologiquement, on peut identifier Pénia comme une symbolisation du manque comme principe (et plus simplement comme effet).

Or Pôros, dans un moment d'ivresse, sa lucidité altérée par le nectar, s'unit au non-être. De cette union de l'être et du non-être, de la plénitude et de la vacuité, de la satisfaction et du manque, naît Eros qui participe des deux natures. La conjonction de l'être et du non-être est donc à rapporter à un fait mystérieux et irrationnel, un obscurcissement fondamental exprimé par l'inconscience de Pôros et l'oubli de sa filiation

⁴² Platon, *Le Banquet*, 203 b.

à Métis (sagesse, intelligence pratique). Car l'être ne peut en effet vouloir s'unir au non-être en dehors d'un moment d'oubli de sa nature propre.

Mais cet obscurcissement originel est également ivresse, c'est à dire volupté, *mania*. Toute ivresse, qu'elle soit vulgaire ou sublime, se caractérise par un état de dépossession de soi et d'oubli articulé à une sensation d'exaltation. L'ivresse de Pôros est donc conjointement inconscience, torpeur, obscurcissement et transport, volupté. Seule cette ivresse de l'être autorise l'union avec le non-être. Dans un oubli voluptueux, sous le signe d'Aphrodite déesse du plaisir, la plénitude de l'être s'unit avec son Autre.

Par cette conjonction du Même et de l'Autre, Eros est fécondé. Ainsi est engendrée la pluralité, et le désir, qui est comme l'élément moteur du devenir, devient la source de la manifestation temporelle. Le Désir, Eros, naît d'un *oublivre* de l'unité du plein, d'un état non travaillé par le manque. Il y aurait une jouissance à s'accoupler au manque d'où émerge l'Eros. Cette jouissance aurait à voir avec le corps pulsionnel, l'*oublivre* indiquant un désir inconscient de débordement de la stabilité du système corps-psychisme, stabilité pleine et univoque, sans manque, sans Eros.

Le mythe d'Aristophane sur l'androgynie originelle et celui de Diotime doivent être lus comme deux approches complémentaires de la dialectique du Même et de l'Autre. Si Aristophane propose une explication de l'Eros à partir du désir de l'Un de faire retour à lui-même après l'expérience douloureuse et insurmontable de l'altérité, Diotime décline également ce thème, mais intègre l'Autre en en faisant un élément essentiel à la fécondité de l'éros.

Aristophane exprime ici le point de vue de l'unité-unicité pour laquelle le non-soi apparaît comme insupportable. Eros exprime ici la force régressive tendant à rapprocher les *aimants* de l'indifférenciation

primaire et archaïque qui viendra enfin *neutraliser* la pulsion déstabilisante.

Diotime pour sa part se fait la porte parole d'une unité fondée sur la rencontre du Même et de l'Autre. Dans les deux mythes l'altérité est fondatrice de l'Eros : le Même devient Autre par la scission première chez Aristophane, il s'y unit voluptueusement, *oublivrement*, chez Diotime. La différence essentielle réside dans le statut de l'altérité : purement négative dans le modèle de l'androgynie, elle acquiert une positivité et une fonction dynamique dans le mythe de la naissance.

C'est en effet la conjonction de deux principes opposés, la satisfaction et le manque, qui fait de l'Eros un principe dynamique.

« Eros n'est par nature, ni mortel ni immortel. Dans la même journée, tantôt il fleurit et il vit, tantôt il meurt, puis il revit quand passent en lui les ressources qu'il doit à la nature de son père, mais ce qui passe en lui sans cesse lui échappe ; Aussi l'Amour n'est-il jamais ni dans l'indigence ni dans l'opulence. »⁴³.

Eros est un principe dont le dynamisme s'origine dans un *ni...ni...* : Ni indigent/ni opulent, ni satisfait/ni insatisfait, ni mortel/ni immortel. La logique dynamique du *ni...ni...* se distingue de la logique statique du *je préférerais ne pas* qui, à la circulation entre les opposés préfère la disparition de toute tension.

Par le mythe de Diotime, Platon construit le Désir comme une dynamique du manque qui se renouvelle par la saisie de l'objet. Les amants *oublivres* ne s'aperçoivent pas que lorsque, désirant et engendrant, croyant surmonter la dualité, ils la confirment. C'est là le paradoxe de la pulsion dès lors qu'on la considère dans la perspective métapsychologique : la satisfaction n'éteint pas la soif, mais la confirme,

⁴³ Platon, *Le Banquet*, 203 d.

en tant qu'elle implique un « oui » dit à cette soif. C'est l'éternelle indigence d'Eros à qui échappe toujours la possession, Eros qui, s'il renaît sans cesse, renaît avec la même privation, le même manque. Dans l'éros sexuel, le désir d'unité et d'immortalité est « vécu » au niveau de l'espèce sous un mode extraverti et pandémique (par la procréation). Dans ce processus l'individu ne peut que percevoir la face négative d'Eros et renforcer, par sa quête désespérée de l'Autre, le manque structurel du désir.

Le Banquet de Platon, dévoile donc deux types d'androgynes désignant chacun une compréhension différente de l'Eros et du concept d'unité.

- En premier lieu, il y a l'androgynie sphérique du mythe d'Aristophane, narrant la nostalgie d'un état fusionnel (unicité) précédant toute séparation, toute altérité, laquelle est alors présentée comme une punition et une castration. Le principe directeur est ici *le principe de nirvana*, auquel se subordonne *le principe de déplaisir*. La pulsion part ici du *niveau 0 d'excitation*, décrit une boucle par l'objet et le manque, pour y retourner. La logique économique est celle du *Je préférerais ne pas...* Le mouvement de la pulsion est pensé par rapport à l'immobilité qui reste première.

- En second lieu, la figure du grand démon Eros peut également être considérée comme androgyne, dans la mesure où elle se présente comme un mixte de principes opposés. L'androgynie n'est plus ici sphérique, fusionnelle et stérile, mais unité bipolaire, unidualité dynamique. C'est un Eros double qui se montre dans l'omphalos ou le Janus-rebis⁴⁴. Le manque est ici ce qui met en mouvement le Désir, par la logique économique du *ni...ni...*

⁴⁴ Notons ici que dans le mythe d'Aristophane les deux visages de l'androgynie sont représentés comme se faisant face. Dans la figure de Janus, les deux visages regardent chacun dans une direction opposée.

Le Désir, l'Eros apparaît alors comme porteur d'un savoir inconscient sur le manque, la privation. A travers sa double origine, le Désir offre la possibilité pour le sujet *d'organiser le manque*.

C'est la différence entre unité et unicité qui joue ici. Si l'unicité est massive et archaïque, la symbolisation de l'unité comme une entité double exige de repenser les relations métaphysiques entre unicité, unité et dualité, et métapsychologiques entre principe de nirvana et Eros. En fonction de cette enquête, la nostalgie de l'Un, qui résume la pulsion freudienne, la position du sujet face au manque, et la compréhension du Désir, peuvent prendre des significations différentes, voire opposées.

Notre thèse est que le mythe d'Aristophane ne permet pas de penser une véritable clinique de l'excitation, et par là même du masochisme. Par le retour à l'état antérieur de la pulsion, la dynamique de l'Eros reste obscure et inféodée à une dialectique dissymétrique Eros/Thanatos où le principe de nirvana vient paralyser toute logique de l'antagonisme. Or cette logique nous apparaît être un instrument nécessaire pour penser les phénomènes d'intrications/désintrications pulsionnels.

Il nous faut donc dépasser les positions monistes ou dualistes, deux expressions d'un structuralisme statique, pour penser une théorie conflictuelle et tensionnelle des pulsions.

3. Logique de l'antagonisme et théorie du conflit : vers un morpheo-structuralisme dynamique

a/ Antagonisme, négativité et positivité des pulsions

Nous avons vu comment, à partir d'un désir de « déconfusion » de la théorie des pulsions, Freud en arrive à poser un dualisme fondamental Eros/Thanatos. Cependant, en fondant mythologiquement l'origine d'Eros sur le mythe de l'androgynie et le mouvement de régression de la pulsion, Freud en arrive à faire régresser la dualité vers l'unité indifférenciée, régression portée par le *principe de nirvana* et le *principe de déplaisir*.

Comme le fait remarquer Platon, « que deux termes forment seuls une belle composition, cela n'est pas possible sans un troisième. Car il faut, qu'au milieu d'eux, il y ait quelque lien qui les rapproche tous les deux »⁴⁵.

La dualité ne porte en elle aucune aptitude à déployer, à manifester une dynamique. Seul un troisième terme, qui rend possible une *relation*, et une *variation* des composants, permet de sortir de l'aporie d'une opposition monisme/dualisme d'une part et permet de penser les phénomènes d'intrication/désintrication entre pulsion de vie et de mort d'autre part. Cette aporie concerne plus principalement le niveau de la métapsychologie que ceux de la clinique et de la pratique psychanalytique qui, avec les notions d'ambivalence et la place centrale accordée à la dynamique ternaire et conflictuelle de l'œdipe, proposent une approche dynamique du conflit psychique. Notre travail porte donc plus sur l'infrastructure théorique de la pratique et vise, en quelque sorte, à remplacer la mythologie fondatrice par une logique articulée et

⁴⁵ Platon, *Timée*, 31 b-c.

énonçable permettant plus aisément le dialogue entre la psychanalyse et les autres branches des sciences humaines.

Pour résumer *à priori* mon propos, je dirais qu'il faut passer d'une logique de la *dualité* à une logique de la *dualitude*.

Dans la dualité de la seconde théorie des pulsions, Freud privilégie comme forme d'opposition celle dont l'antagonisme conduit à l'état zéro. Le *principe de nirvana* neutralise le conflit par égalisation. De ce fait, à l'excitation est donnée une valence négative et le principe de plaisir se pose comme principe de déplaisir.

Avec le second mythe d'Eros, plutôt que neutralisation par égalisation du conflit, l'équilibre est pensé comme une coexistence d'opposés en acte. La représentation de la dualité évolue vers une forme où l'opposition dynamique est inscrite au cœur même de la pulsion. Ainsi les opposés, entre lesquels s'actualisent des variations différentielles, apparaissent comme des pôles corrélatifs, et, la pulsion elle-même, ainsi bipolarisée, se définit comme structurellement ambivalente, dotée de deux versants, de deux visages. On retrouve ici un « monisme » de la pulsion, mais celle-ci apparaît comme structurellement duelle et donc, conflictuelle. La pulsion est un *Janus*, à la fois Une et Deux. C'est cette unidualité de la pulsion que nous nommons *dualitude*.

Sur ce modèle opératoire, l'antagonisme se complexifie : non seulement l'opposition de forces caractérise la structure de tout phénomène pulsionnel, mais la tension entre les pôles détermine des variations entre équilibre tensionnel et deux formes de déséquilibre, par domination d'un des deux pôles.

Ainsi nul besoin d'envisager, selon une temporalité linéaire et continue, un primat de la pulsion de mort sur la pulsion de vie, comme chez Freud, ou un primat de la pulsion de vie sur la destructivité, comme chez Jung ou Reich. La pulsion est structurellement contradictoire, conflictuelle, antagoniste.

Pour penser cet antagonisme nous utiliserons deux auteurs. Le premier, un présocratique, Héraclite d'Ephèse, dont les intuitions concernant le statut du conflit restent fondamentales ; le second, contemporain de Freud et de Lacan, Stéphane Lupasco, penseur inclassable, auteur du *dualisme antagoniste et les exigences historiques de l'esprit* en 1935 et du *Principe d'antagonisme et logique de l'énergie* en 1951.

Héraclite est considéré comme le premier philosophe du devenir. En ceci, il intéresse la psychanalyse en tant que science d'investigation des processus psychiques. On trouve chez Héraclite un ensemble de fragments qui cherchent à exprimer une dynamique du devenir fondée sur une logique du conflit. « Il faut connaître que le conflit est universel, que la justice est une lutte et que toutes choses naissent et meurent selon combat et nécessité⁴⁶. Conflit est le père de toutes choses, le roi de tous les êtres⁴⁷ ».

Le conflit, comme principe du devenir, est décrit dans son opérativité dans le fragment fondamental 51 : « Le différent concorde avec lui-même. Il est une harmonie contre-tendue, comme pour l'arc et la lyre⁴⁸. »

Par cette image d'harmonie contre-tendue, Héraclite condense magistralement la logique de l'antagonisme. La corde, le lien entre les deux principes opposés a pour première fonction de les réunir, de les mettre en relation. La relation est le troisième terme qui permet de penser une dualité dynamique. De plus cette image nous donne des éléments sur la nature de la relation. Plus la tension de la corde est importante, plus les opposés sont en relation et tendent à se rapprocher l'un de l'autre. La différenciation interne des deux pôles est ici reliée à (et par) une tension antagoniste, constitutive d'un équilibre dynamique, qui contraste avec la stabilité statique de l'état zéro.

⁴⁶ Héraclite, fragment 80

⁴⁷ Héraclite, fragment 53

⁴⁸ Héraclite, fragment 51

On peut prolonger cette image de l'arc et de la lyre : la tension permet de produire un effet : pour l'arc, le lâché d'une flèche, pour la lyre, la production d'un son. On peut donc déjà discerner trois états du conflit :

1/une tension trop lâche, ou une absence de tension qui ne produit aucun effet, aucun son,

2/une tension trop forte qui introduirait une rupture du lien et donc une désunion des principes antagonistes, et

3/une variation de tensions intermédiaires qui, à la fois conserve le lien entre les pôles tout en produisant des effets.

On peut déjà voir comment cette image, si on prend le temps de la déplier, nous donne des éléments pour penser la désintrication et l'intrication pulsionnelle : Le maximum d'intrication, de lien entre pulsion de vie et pulsion de mort s'exprime par le maximum de conflit et de tension entre les deux pôles. A coté de cette liaison conflictuelle, deux modes de déliaison, de désintrication sont possibles : une *hypo* et une *hyper*.

Cette logique antagoniste permet d'éviter les approches manichéennes du dualisme Eros/Thanatos, logique dans laquelle verse parfois Freud, dans certaines formulations, quand il clive radicalement destructivité et libido et pose l'*agression* comme une manifestation de la pulsion de mort dirigée vers l'objet.

Cette logique de l'antagonisme dynamique, ramassée en quelques fragments chez Héraclite, trouve un développement chez Lupasco.

Celui-ci formule plus précisément le *principe d'antagonisme*.

« Pour qu'un phénomène ai lieu, il est indispensable qu'une certaine énergie passe d'un certain état potentiel à un certain état d'actualisation, faute de quoi, actualisée d'emblée de par sa nature et en tout temps, elle serait essentiellement statique, comme une mer

absolument étale, immobile et morte; Cependant, afin que cette énergie ait pu se trouver dans cet état potentiel, il a bien fallu qu'une énergie antagoniste l'y ait maintenue, par son actualisation, et se potentialise, à son tour, pour lui permettre de s'actualiser. Toute énergie – comme tout dynamisme – comporte une énergie – un dynamisme – antagoniste dans sa nature même, afin qu'elle existe ou du moins qu'elle se manifeste à nous, et telles que l'actualisation de l'une entraîne la potentialisation de l'autre. C'est là notre principe d'antagonisme »⁴⁹.

Grâce aux concepts d'actualisation et de potentialisation qui agissent réciproquement, le *principe d'antagonisme* permet de spécifier les phénomènes de liaison/déliasion pulsionnels.

L'équilibre n'est plus ici compris comme la stabilité, la constance, mais comme un état de tension conflictuelle régit par les lois d'actualisation/potentialisation. Nous sommes maintenant en mesure de spécifier les trois principaux états du jeu pulsionnel :

1/ Un état de liaison caractérisé par une tension bipolarisée où la pulsion de mort se potentialise quand la pulsion de vie s'actualise et réciproquement. Cet état est un équilibre dynamique, un état *métastable*, qui se caractérise par des variations intensives constantes du processus rythmique et a-téléologique entre potentialisation et actualisation des pulsions de vie/mort.

2/ Un état de déliaison *hypo*, une dépolarisation négative, où le système se déséquilibre autour d'une actualisation dominante d'une force homogénéisante (la pulsion de mort). Celle-ci portant progressivement à son ampleur maximale le répétitif, l'équivalent, l'identique, bref le Même. La force antagoniste est donc ici maintenue potentialisée. La pulsion de vie ne s'actualise plus et tout mouvement hétérogénéisant reste « dans l'œuf ». Peut-être avons nous là une lecture du fantasme comme une activité visant à potentialiser la pulsion de vie. Dans l'état (1) le fantasme tend à rencontrer le réel (à s'actualiser) et à

⁴⁹ S. Lupasco, *Les trois matières*, Julliard, 1950, 10/18, 1970, p. 124

se repotentialiser, soutenant ainsi la dynamique du Désir. Dans l'état (2), le fantasme est le mécanisme que le sujet utilise pour éviter toute actualisation, pour éviter de se confronter à la castration. Ce faisant le fantasme s'exacerbe.

Cet état de désintrinsication négative est mortifère par immobilisation, rigidification, cristallisation.

3/ Un état de déliaison *hyper*, une dépolarisation positive, où le système se déséquilibre autour de l'actualisation d'une force hétérogénéisante (la pulsion de vie), portant progressivement à son apogée le changeant, le différent, l'altérité. Cette déliaison est celle de l'état amoureux-passionnel où le corps pulsionnel jouit « à mort ». Certains états maniaques peuvent également être lus comme expression de cette déliaison *hyper*, comme l'invasion de la pulsion de vie.

Cet état de désintrinsication positive est mortifère par dissipation, fragmentation, éclatement et échec des processus identificatoires.

Le *principe d'antagonisme* permet de repenser, sous un mode plus complexe, l'économie des couples antagonistes comme passif/actif, phallique/castré, masculin/féminin, amour/haine.

Nous voyons maintenant qu'il est nécessaire de repenser les pulsions de vie/mort en termes de positivité et négativité. La pulsion de mort représente le pôle négatif et le dynamisme homogénéisant, la pulsion de vie le pôle positif et le dynamisme hétérogénéisant. Il faut se dégager de toute vision manichéenne, vitaliste et anthropomorphique qui ferait voir la pulsion de mort comme un *être pour la mort*, une faucheuse sinistre et gothique au service de la destruction et la pulsion de vie comme l'élan positif joyeux d'une matinée de printemps et œuvrant pour la création. Les deux pôles que sont la pulsion de vie et de mort sont tout aussi mortifères pour le sujet quand ils agissent sans le contrebalancement de l'autre.

Seul l'état de liaison tensionnelle et conflictuelle constitue pour le sujet quelque chose qui pourrait se rapprocher d'une définition positive, bien que paradoxale, de la santé.

L'introduction des concepts d'hétérogénéisation et d'homogénéisation, ainsi que la logique de l'antagonisme, permettent une lecture plus précise de la définition freudienne de la nature des pulsions comme « l'expression d'une inertie ou d'une élasticité de l'organique »⁵⁰.

Avant de développer quelques traits d'une clinique éclairée par le *principe d'antagonisme*, nous proposerons des pistes, des hypothèses pour penser l'ébauche d'un *morpho-structuralisme dynamique*.

b/ Vers un morpho-structuralisme dynamique

L'introduction du principe d'antagonisme dans la théorie des pulsions permet une relecture des structures psychotiques et névrotiques en termes de morphologie. La définition freudienne de la pulsion de vie comme une force de liaison et de la pulsion de mort comme une force de déliaison est maintenant à relativiser et nous proposons, dans cette hypothèse de travail, de la substituer par les concepts d'hétérogénéisation et d'homogénéisation.

Considérant les deux grands états possibles de déliaison pulsionnelle, on peut voir que la pulsion de mort a besoin du contrebalancement de la pulsion de vie pour ne pas se rigidifier, se solidifier, se minéraliser et que la pulsion de vie a besoin de la pulsion de mort pour ne pas déborder, se répandre.

La pulsion de mort vient donc border et contenir la pulsion de vie. Elle est formante et vient canaliser le mouvement d'hétérogénéisation.

⁵⁰ Freud, *Psychanalyse et Théorie de la libido*, p. 77

Par opposition, la pulsion de vie est déformante, créatrice de formes : c'est la « folie » de l'Eros que de renouveler sans cesse les formes existantes, que de menacer le *statu quo* des formes en place : c'est la dimension fondamentalement subversive de l'Eros et la raison pour laquelle la culture, qui cherche à définir des formes stables, tente constamment de le contenir, voire de l'enfermer, en lui donnant des formes *acceptables* (mariage, pornographie...).

On peut voir le conflit entre Eros et culture comme la lutte entre une force qui tend à l'homogénéisation des formes (la culture) et une force créatrice de formes nouvelles. Le sujet est le lieu de ce conflit et le névrosé, qui accepte l'imposition culturelle des formes, donc qui subit l'actualisation de la pulsion de mort, potentialise la pulsion de vie. Le symptôme est le signe d'une pulsion de vie potentialisée qui cherche à s'actualiser mais qui rencontre le barrage de la forme imposée par la culture. Dans la névrose, l'Eros ne parvenant pas à s'actualiser, le sujet s'enferme dans une forme répétitive. La névrose, dans sa dimension bégayante, enkystée, sclérosante est une crispation sur une forme et exprime, par cet aspect, une actualisation de la pulsion de mort. Le névrosé, par ses symptômes hystériques ou obsessionnels, tente de « déjouer l'intention de la culture »⁵¹.

Freud, dès 1908, avait bien perçu ce mécanisme d'actualisation/potentialisation : « Car la valeur psychique de la satisfaction sexuelle s'élève avec sa frustration ; La libido à l'état de stase se trouve en mesure de détecter l'un ou l'autre des points faibles qui font rarement défaut dans la structure de la *vita sexualis* et de percer là, pour obtenir une satisfaction substitutive névrotique sous forme d'un symptôme pathologique »⁵².

L'état de stase de la libido, c'est la pulsion de vie potentialisée par l'actualisation fixante de la pulsion de mort. Le symptôme est une

⁵¹ Freud, *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes*, 1908, Eres, 2009, p. 49

⁵² Freud, *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes*, p.36

tentative d'actualisation de la pulsion de vie : au sens strict, le symptôme est un *acting*, c'est à dire un processus de passage (du potentiel) à l'acte. C'est pourquoi on tient à son symptôme et qu'il est préférable de le déplacer plutôt que d'y renoncer. Pour renoncer au symptôme névrotique, il faut que le sujet trouve une autre manière d'actualiser la pulsion de vie, faute de quoi il se soumettrait totalement à l'homogénéisation, à la mort par identité.

D'autre part, on pourrait avancer que la psychose correspond à un déséquilibre autour d'une actualisation de l'Eros, c'est à dire par un excès du côté de l'informe.

Dans certains cas de psychose, le sujet cherche désespérément à échapper à « l'identité assignée » : forme imposée par le regard de l'autre qui épingle une identité sexuelle, par le signifiant qui vient fixer « dans sa chair » le sujet, par l'histoire familiale qui vient inscrire le sujet dans une temporalité vécue comme aliénante. Même certaines « formes » extrêmes comme les sujets catatoniques ou certains moments délirants, peuvent être vus comme une pulsion de vie qui se déverse sans contenant et qui vient inonder le narcissisme au point de se retirer complètement de la relation d'objet.

Dans cette perspective, les angoisses de fragmentation et de dépersonnalisation apparaissent comme des manifestations de la poussée hétérogénéisante de la pulsion de vie et non plus comme une déliaison associée à la pulsion de mort. La nécessité d'un contenant psychique apparaît alors comme le besoin pour l'Eros d'être contenu par une force homogénéisante. Le point de capiton serait ici l'actualisation *a minima* d'une pulsion de mort venant réguler la jouissance.

Dans son dernier livre, R. Samacher⁵³ approche une lecture clinique de ce type, mais, du fait qu'il conserve le principe de plaisir-déplaisir comme régulateur de la jouissance, il pense un balancement

⁵³ Robert Samacher, *Sur la pulsion de mort*, Herman, 2009, p. 114 -116

entre jouissance et déplaisir, le déplaisir étant toujours perçu comme l'augmentation d'une tension.

Dans le modèle que nous proposons, la tension du déplaisir est toujours à penser dans l'intrication avec la détente du plaisir, et donc comme un élément de la liaison pulsionnelle, donc de l'équilibre dynamique régit par le principe d'antagonisme. L'équilibre du couple déplaisir / plaisir, tension/détente est toujours rythmique, au contraire de la jouissance qui se loge dans une atemporalité.

La jouissance se rencontre dans les deux états de déliaison : jouissance de la forme stable, de l'identique qui vient défier le devenir dans la névrose ; jouissance de l'informe et d'un Eros sans entraves qui vient défier l'historicité dans la psychose⁵⁴.

III. Le corps masochiste : vers une clinique de l'antagonisme

Les trois états de liaison/déliaison pulsionnelle que nous avons dégagés sont bien sûr un modèle théorique. De fait, on ne rencontre jamais un état de dépolarisation complète : pas de pulsion de mort ou de vie à l'état pur, nous dit Freud. Dans la clinique nous n'observons que des dynamiques plus ou moins prononcées qui tendent vers une dépolarisation. Les états de dépolarisations sont des principes qui encadrent le champ de l'expérience mais qui n'en font pas partie.

Chez le sujet qui intéresse la psychanalyse, nous ne rencontrons que, et uniquement, des états de liaison pulsionnelle qui comportent, plus ou moins, des tendances à telle ou telle dépolarisation pathogène.

⁵⁴ De fait, on pourrait dire que le névrosé défie le futur (de le satisfaire..) et le psychotique le passé (de le déterminer).

Cela revient donc à dire que le sujet, et tout spécialement son corps, est le lieu du conflit et de la tension de l'antagonisme pulsionnel. Faisons un pas de plus et avançons que le moi, que nous considérerons avec Freud comme « avant tout un moi-corps »⁵⁵, n'est pas un lieu (ou une structure ou une substance) préexistant qui accueillerait une pulsionnalité paradoxale (comme substrat ou qualité), mais que c'est la dynamique de l'antagonisme qui constitue le moi. Il y aurait donc une *tension corrélative de la structure narcissique*, pour reprendre l'expression de Lacan, ou plus exactement, une structure narcissique tensionnelle.

Après notre détour/retour métapsychologique, revenons maintenant au masochisme qui se présente comme une des données clinique où joue le plus intensément le principe d'antagonisme pulsionnel.

1. Le corps masochique

Dans *Le moi et le ça*, Freud présente le moi comme une entité fonctionnelle et non pas substantielle. Mais « entité » reste un terme encore trop chargé d'ontologie pour désigner cette fonction qu'est le moi. En désignant le moi comme une fonction, Freud désubstantialise ce qui était traditionnellement pensé comme « le socle » de nos expériences et remet profondément en cause l'évidence du sens commun qui rattache (sauf dans la psychose) le pronom personnel *je* à une identité stable et substantielle.

Cependant, alors qu'on pourrait anticiper une théorisation du moi comme « pure fonction », Freud, contre toute attente, le ramène au contraire à la dimension du *corps* : « Le moi est avant tout un moi

⁵⁵ Freud, *Le moi et le ça*, 1923, in *Essais de psychanalyse*, Payot, 2001, p. 265

corporel »⁵⁶. Etonnante affirmation qui contraste avec la critique adressée à la psychanalyse de laisser le corps de côté pour se focaliser sur le langage. Cependant, pour bien saisir cette affirmation et ne pas totalement amalgamer le moi et le corps, il convient de la lire toute entière : « Le moi est avant tout un moi corporel, il n'est pas seulement un être de surface, mais il est lui-même la projection d'une surface ».

La surface renvoie à l'idée que le moi constitue la surface du ça « à peu près comme le disque germinatif est posé sur l'œuf »⁵⁷. La surface est le lieu où les choses deviennent visibles, que l'on parle de la surface de l'eau ou d'une surface de réflexion/projection. La surface est également un lieu de séparation entre un dedans et un dehors, entre un dessous et un dessus : la surface sépare et relie deux espaces. Dire que le moi est une surface revient à faire du moi une fonction d'interface. Ce moi sans épaisseur est le « non-lieu », la *zone*, où se rencontrent et s'imbriquent les pulsions. Le moi-corps est la surface où se réfléchit l'antagonisme pulsionnel. Le moi-corps est donc vécu, traversé par les pulsions. Sur ce point, Freud se réclame de Groddeck « qui ne cesse d'insister sur le fait que ce que nous appelons notre moi se comporte dans la vie de façon essentiellement passive et que, selon son expression, nous sommes *vécus* par des forces inconnues et impossibles à maîtriser »⁵⁸.

Cette *passivité* fondamentale du moi à l'égard des pulsions, est ensuite transformée par le moi-corps en activité qui cherche à faire siennes ces forces qui le dépasse : « Il ressemble ainsi, dans sa relation avec le ça, au cavalier qui doit réfréner la force supérieure du cheval. [...] De même que le cavalier, s'il ne veut pas se séparer de son cheval, n'a souvent rien d'autre à faire qu'à le conduire où il veut aller, de même le moi a coutume de transformer en action la volonté du ça, comme si

⁵⁶ Freud, *Le moi et le ça*, 1923, in *Essais de psychanalyse*, Payot, 2001, p. 264

⁵⁷ Freud, *Le moi et le ça*, id., p. 262

⁵⁸ Freud, *Le moi et le ça*, id., p. 261 et Groddeck, *Le livre du ça*, 1923, Gallimard, 1973.

c'était la sienne propre. »⁵⁹. Cette transformation, par et dans le moi-corps, d'une passivité fondamentale en activité est au cœur du scénario masochiste qui tente de contrôler la castration en la mettant en scène. Mais à l'image de Freud, il faut rajouter que le cheval a deux têtes, chacune voulant aller dans des directions opposées. Le moi-corps doit donc composer avec cet antagonisme : lutte dans laquelle la surface peut se *déchirer* et où le moi risque à chaque instant d'être désarçonné et de ne plus pouvoir « chevaucher le tigre ».

Mais revenons à la définition de Freud qui reste à déplier. Dire que le moi-corps est une surface, c'est dire qu'il est une limite. De fait le corps se détermine par ses limites, données par la peau, surface du corps, qui va délimiter un dedans et un dehors⁶⁰.

Cependant cette limite n'est pas à concevoir sur le modèle d'une séparation nette, d'une frontière qui délimiterait clairement les « lieux » de la topique freudienne : ça, moi et surmoi. Bien au contraire, Freud a recours, pour exprimer le statut des limites moiïques, à une image qui insiste sur la porosité et l'indétermination de cette limite : « A la spécificité du psychique, nous ne pourrions faire droit par des contours linéaires, comme dans le dessin ou la peinture primitive, plutôt par des champs de couleurs s'estompant, comme chez les peintres modernes. Après que nous avons séparé, nous devons le laisser se fondre à nouveau »⁶¹.

Par cette image, Freud nous invite à penser les limites du moi-corps comme une surface d'échanges où, dans le fondu-enchaîné des couleurs, le moi comme instance psychique se compose et se décompose.

Plutôt que d'appliquer au problème des limites du moi une logique duelle du type jour/nuit, Freud préfère une logique de l'aube et du

⁵⁹ Freud, *Le moi et le ça*, id., p. 263

⁶⁰ Nous renvoyons, pour une étude plus détaillée, sur ce point fondamental du corps et des limites à P-L. Assoun, *Corps et symptôme, La géométrie inconsciente*, p. 157 à 177

⁶¹ Freud, *Nouvelle suite des conférences d'introduction à la psychanalyse*, in P-L. Assoun, *Corps et symptôme*, p. 160

crépuscule. Dans ces deux moments, les contraires coexistent. L'un pousse chaque fois jusqu'à la négation de l'autre, révélant ainsi une logique d'actualisation et de potentialisation. Ainsi la distinction duelle qui oppose jour et nuit, qui oppose *moi* et *non-moi*, se révèle inadéquate. Pour le moi-corps, c'est cette distinction même qui est problématique.

Dans cette logique, le moi-corps peut être compris comme une dynamique d'actualisation paradoxale qui potentialise, c'est à dire qui refoule, les motions du ça. Nous retrouvons ici l'idée de Lacan selon laquelle le moi est avant tout une fonction d'inconnaissance siège du refoulement et des résistances.

Le moi n'est donc pas une donnée. Il se constitue dynamiquement sur le modèle de la coexistence « expressionniste » ou crépusculaire des contraires. Le corps n'est donc pas donné une fois pour toute : il lutte pour exister et doit continuellement s'organiser avec le manque et l'absence de limites claires et distinctes.

Le moi-corps est fondamentalement soumis à Janus, le dieu du seuil. Le seuil est un lieu de passage, de transition qui indique un déplacement, un transit bien plus qu'une géographie fixe. Le moi-corps est un seuil où il est impossible de trancher définitivement entre un intérieur et un extérieur. Tout comme la pulsion dont il est la surface projetée, le moi-corps est structurellement paradoxal et transitoire.

De ce fait, on peut avancer que le sujet ne cesse de *se faire du moi-corps* et donc, de *perdre du moi-corps*, dans/par un processus soumis à des rythmes.

La clinique des limites renvoie à de nombreux domaines : de la clinique de l'adolescence, au corps sans-limites du psychotique, de la notion même de *border-line*, en passant par la mystique et l'ensemble des *somatopraxies* qui l'accompagnent. Mais c'est dans le masochisme érogène que ce processus est le plus lisible.

La peau prend ici une importance particulière, le moi-corps, comme surface et limite, étant d'emblée entendu comme moi-peau.

Dans l'ensemble de ce qu'il est convenu d'appeler « les pratiques SM », la peau reste un des éléments directeur : depuis la « simple » fessée, à l'ensemble des instruments destinés à la flagellation classés selon qu'ils « marquent » ou « ne marquent pas » la peau (badines, cravaches, fouets, martinets, *paddles*), jusqu'aux roues à pics, à l'usage de la cire chaude, et au *bondage* et *shibari* japonais.

Le code vestimentaire de l'univers sado-masochiste est structuré autour de la peau et destiné : soit à la mettre en valeur par des jeux de voilement/dévoilement, soit à la dédoubler par une « seconde peau » : le latex ou le cuir, éventuellement la fourrure (ces deux derniers étant effectivement des peaux écorchées et tannées).

La déclinaison des pratiques SM de *soft* à *hard*, se fait par une graduation *cutanée* en fonction du type de marques, de traces, laissées sur la peau : des traces éphémères (rougeurs), aux marques s'inscrivant quelques jours ou semaines (zébrures de badine, brûlures...), jusqu'aux marques permanentes au fer rouge, tatouages et aux scarifications re-ritualisées. La logique de la marque se prolonge dans la graduation : saigne/ne saigne pas, c'est à dire, selon que le moi-peau est déchiré, coupé, ouvert ou pas.

Dans le *bondage*, qui consiste à immobiliser un sujet au moyen de cordes, bandes de cuir, papier adhésif ou cellophane, il y a une sensation physique de contrainte qui vient limiter la liberté de mouvement, la liberté motrice et musculaire, système par lequel s'exerce la relation d'objet. La motricité entravée *par l'autre* (qui prend ainsi en charge la fonction d'agresseur) la pulsion se redirige *de force*, sur le moi-corps. On peut voir le bondage comme l'expression d'un besoin de *recharger* énergétiquement le moi-corps, ce qui pointerait donc un processus corrélatif de *perte*, de fuite énergétique où le sujet *perd du corps*.

La série est la suivante : 1. Processus de *perte*, de *délitement* du moi-corps. 2. Projection sur l'autre de la fonction d'agresseur. 3. Application de l'agression sur le moi-corps par la contrainte. 4. Eprouvé,

par le moi-corps, de ses limites et recharge énergétique, redéfinition de ses limites.

Les entraves viennent donner un contenant externe au moi-corps, indiquant par-là un déficit du moi-corps dans sa fonction de limite.

La « séance de coups » vient exercer la même fonction de *se refaire du corps* par la stimulation de la peau et l'érotisme cutané : se refaire du corps c'est éprouver les limites du moi. Ainsi peut-on lire également les coupures qui prennent, au delà de la catharsis somatique liée à l'écoulement du sang/angoisse, tout leur sens dans la *cicatrisation* marquant une restauration et une réparation du moi-corps. La cicatrice n'étant pas ici l'étendard de la douleur mais bien le signe, la trace toujours visible pour le sujet car écrit dans sa chair, d'une ré-homogénéisation du moi-corps, d'une réintégration au delà de la déchirure du moi.

On peut penser ce processus de *perte de moi-corps* comme une manifestation de l'Eros, du principe d'hétérogénéisation désintrié de son contraire. L'acte de *se refaire du moi-corps* exprime le principe antagoniste d'homogénéisation de la pulsion de mort par laquelle le sujet *se remet en forme*, véritable *body-building* pulsionnel.

Dans le masochisme érogène, il y aurait donc une alternance, un balancement pendulaire pulsion de vie/pulsion de mort qui prendrait la place d'une coprésence.

L'actualisation de la pulsion de mort vient « border » l'*exvasion* de la libido. Il y a donc simultanément, en fonction du principe d'antagonisme, une potentialisation de l'Eros qui vient soutenir la dynamique du désir.

Il convient de lire selon ce point de vue le concept d'*angoisse orgastique* chez Reich, comme la peur à se laisser aller, à s'abandonner au flux hétérogénéisant de l'orgasme et à la perte momentanée des limites du moi-corps qui accompagne cet abandon. Or cette perte momentanée des limites est un moment nécessaire à leur re-création, à

leur réunification. L'intrication rythmique d'Eros et Thanatos est perturbée, l'Eros ne pouvant s'actualiser, il est maintenu potentiel. Ce faisant il s'exacerbe et envahi le moi-corps, provoquant ainsi une hétérogénéisation qui demande à être bordée et contenue, de force et à *coup de trique* si nécessaire.

Le masochisme érogène actualise la pulsion de mort pour *mater* une pulsion de vie dont le dynamisme menace les limites du moi-corps.

Un point ici relevé par Freud prend toute son importance pour la compréhension du masochisme : « la manière dont on acquiert à l'occasion d'affections douloureuses une nouvelle connaissance de ses organes est peut-être prototypique de la manière dont on arrive à la représentation de son corps propre en général »⁶².

La douleur, plus encore que le plaisir, apparaît comme un des moyens privilégié par lequel le moi-corps acquiert une conscience de ses limites, de sa forme. « C'est le *modus cognoscendi* du corps propre. [...] ce qui fait de la douleur un principe génératif voire « germinal » : la douleur est la grande cartographe ou anatomiste du corps. »⁶³.

Dans cette perspective, la définition du masochisme comme « prendre plaisir à souffrir » se révèle en grande partie comme un contre-sens. De fait, le « maso » recherche la douleur parce qu'il en tire un bénéfice moïque : la redéfinition de ses limites et la bordure d'une pulsion de vie qui *l'exode*, qui le déborde et l'illimite.

Certains rituels obsessionnels, la préciosité du comportement et du langage exagérément poli ou précis, peuvent également être lus comme le besoin réactionnel de donner une forme hypercivilisée à un Eros

⁶² Freud, *Le moi et le ça*,

⁶³ P-L Assoun, *Corps et symptôme*, p. 168

sauvage. On peut d'ailleurs retrouver ce goût pour l'illimité, l'infini, la liberté, la créativité qui se potentialise alors dans l'idéal du moi.

Au niveau de la clinique, on peut également utiliser cette grille pour lire ces sujets qui se dispersent, se diluent et s'épuisent dans l'activisme, dans une perpétuelle mise en mouvement et qui ne trouvent comme solution finale, pour border et limiter ce mouvement de la pulsion de vie, que la maladie. Dans la maladie, l'Eros peut désinvestir la relation d'objet et refluer vers le moi-corps, comme une marée descendante. Le sujet ainsi *forcé* à s'arrêter par la maladie, se refait du moi.

On peut supposer derrière ce modèle économique une forme d'intolérance au plaisir qui caractérise la position masochiste, c'est à dire pour le point qui nous concerne, une difficulté à utiliser le plaisir comme *modus cognoscendi* du moi-corps. De fait, si l'on considère que le masochisme est l'envers du sadisme et que celui-ci se définit comme « le plaisir à donner de la souffrance », l'envers exact en serait « le déplaisir à recevoir du plaisir » (et non pas « le plaisir à recevoir de la souffrance »).

En ce sens le masochisme apparaît comme le prototype de la névrose, ou plutôt sa dynamique fondamentale : la difficulté à ressentir le plaisir comme tel. « Il n'est pas douteux que tout déplaisir névrotique est de cette sorte : un plaisir qui ne peut être éprouvé comme tel »⁶⁴.

2. Trauma et masochisme : fonction et clinique de l'excitation

⁶⁴ Freud, *Au delà du principe de plaisir*, id., p. 54

Nous pouvons maintenant faire retour à un point central de la clinique du masochisme : l'excitation.

La définition freudienne du principe de plaisir comme principe de déplaisir annexe la clinique de l'excitation à la pulsion de mort.

Cependant, on peut donner une autre signification à l'excitation dans une logique de l'antagonisme. Celle-ci n'apparaît plus seulement comme l'événement somatique qui fait effraction et qui se doit d'être neutralisé pour éprouver le plaisir de l'apaisement, mais également comme le phénomène nécessaire à l'intensification corporelle du sentiment d'exister *pour le moi* : le moi-corps recherche la tension de l'excitation car celle-ci s'inscrit dans un dynamisme paradoxal permettant d'*éprouver* ses limites.

Il faut entendre ici les deux sens d'*éprouver* :

- l'excitation met en péril et *éprouve* les limites moiïques en le confrontant à l'altérité. L'angoisse devient ici le révélateur et l'opérateur de cette épreuve de l'autre. Le moi, dans sa passion narcissique organisée autour d'un trauma, cherche à se protéger de *l'épreuve* de l'excitation.
- Ce *passage à la limite* pour le narcissisme, qui peut être un point de rupture, est également le point précis où la possibilité est offerte d'un *éprouvé* corporel, *via* l'excitation, permettant au sujet de se ressaisir dans cette unité du moi-corps toujours menacée, car fondamentalement transitoire.

Le masochisme peut alors être lu comme une stratégie *du moi pour le moi*, pour « se sentir » et acquérir une perception de soi à travers le découpage des limites. Toute névrose comporte un noyau masochiste. Dans le sabotage du masochisme existentiel (moral), l'affect et l'intellect sont dissociés et clivés. Le sujet vise consciemment le plaisir mais sabote toute situation susceptible de lui en procurer. Ce qu'on pourrait identifier comme une recherche de la souffrance n'est qu'une recherche désespérée, à travers la souffrance, d'un quelque chose de corporel qui

fait défaut pour se sentir. Le sujet masochiste *ne peut pas se sentir*, et il le fait sentir, à *l'autre*, qu'il charge de cette fonction : « fais moi *me sentir* ! ».

Comme nous l'avons relevé, il est plus aisé de se sentir par la douleur que par les sensations plus subtiles liées au plaisir. La douleur est toujours plus intense, plus massive, plus univoque que le plaisir. La capacité à expérimenter le plaisir et à l'utiliser positivement pour équilibrer l'antagonisme pulsionnel, implique un moi-corps qui ne soit pas dans une lutte perpétuelle pour se délimiter. « De quoi soupçonner qu'il y aurait, au principe du forçage masochiste, un déficit d'incarnation, une sorte de frigidité ontique. Vieille idée repérée plus trivialement comme celle d'un *peine à jouir* »⁶⁵. Ce déficit d'incarnation, qui fonde l'inaptitude au plaisir, peut s'enraciner dans deux moments traumatiques de la constitution du moi-corps.

a/ Le premier, structurel, est celui du stade du miroir et de l'aliénation du moi au spéculaire. Moment de jouissance narcissique extrême et enchainement à la projection spéculaire du moi-corps qui viendra fonder une *incertitude fondamentale* ; Exode inaugural du moi à l'origine de ses tentatives de retour, de sa « reconstitution de sa demeure organique ».

b/ Le second, contextuel, est celui du *holding* et des premiers contacts avec la mère, destinés à fonder sensoriellement les limites du corps. On peut supposer ici les premiers manques, les premières privations sensorielles et tactiles dans lesquelles s'origine un besoin de sensation, une soif d'excitation. Le premier traumatisme est lié à une mère insuffisamment bonne, incapable de mettre en place la « pratique de l'absence » dont parle Winnicott, l'espace potentiel qui permettra au sujet de *jouer* avec sa douleur.

Pour Freud, le trauma le plus important vient de l'autre, de la relation avec l'autre : « La souffrance issue de cette source, nous la

⁶⁵ P-L Assoun, *Le masochisme*, Anthropos, p. 58

ressentons peut-être plus douloureusement que toute autre »⁶⁶. La scène originare de la douleur, c'est l'angoisse de séparation, la perte du contact peau à peau, quand l'enfant commence à voir que la mère est susceptible de disparaître, de lui manquer. Le premier trauma s'origine dans l'autre comme fonction d'absence : c'est le *traumatisme*, selon la formule lacanienne.

Par le trauma, *le trouma*, le sujet est menacé narcissiquement. Il est réduit à ses propres forces et développe par là un narcissisme défensif. La libido reflue de la relation d'objet pour investir le moi.

Il y a donc ici la mise en place d'un transfert précaire sur l'autre, qui est considéré comme pouvant lâcher à tout moment.

Un sujet traumatisé *par l'autre* est toujours traumatisant *pour l'autre* : il peut désinvestir brutalement la relation s'il perçoit une menace narcissique.

Peut-être trouve t-on ici le besoin, dans le masochisme érogène, d'établir un lien contractuel avec l'autre qui est d'emblé considéré comme traumatisant. La mise en place du contrat qui lie Séverin à Mme Wanda dans *La vénus à la fourrure*⁶⁷ indique une tentative de contenir la violence de la relation à l'autre, tout en s'assurant d'un lien formalisé et défini visant à neutraliser l'angoisse de séparation, l'épreuve de l'altérité. Le contrat est la forme du masochisme érogène. Il lui donne ses contours et délimite les frontières de la jouissance. En posant l'autre comme cruel, en lui assignant la place du bourreau, le sujet masochiste tente de contrôler la castration en la mettant en scène, en l'exposant et en s'y soumettant. Soumission bien sûr trompeuse puisque le grand metteur en scène est la victime : mieux vaut choisir quand et comment je me soumet à la castration plutôt qu'avoir à la subir. Le masochiste se pose ici en « objet tout-puissant ». L'ensemble du dispositif vise à protéger un narcissisme fragilisé, fissuré par le trauma.

⁶⁶ Freud, *Malaise dans la culture*, 1930, PUF, Quadrige, 1995, p. 19

⁶⁷ Sacher-Masoch, *La vénus à la fourrure*, trad. A. Willm, in G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, Ed. de minuit, 1967.

Nous retrouvons ici, par un autre biais, la fonction de protection du noyau mélancolique. Mais dans ce reflux narcissique de la libido, le moi est simultanément mis en péril dans ses limites propres du fait de la motion hétérogénéisante de l'Eros. D'où la nécessité pour le sujet de provoquer des situations, de vivre des expériences qui vont donner des limites pour border l'inflation narcissique. Dans les pratiques SM, une place centrale est d'ailleurs donnée au *stop*. Le *stop* est un mot connu des deux protagonistes qui indique les limites de la zone du jeu, c'est à dire, qui signifie le danger pour le narcissisme.

Cette lecture nous permet une approche clinique de toutes les pratiques, plus ou moins sublimées, plus ou moins pathologiques, qui cherchent à éprouver les limites. C'est le cas de l'artiste-performeur « Hors humain » qui cherche « la rencontre avec la vie » à travers des expériences limites où le moi est à chaque instant mis en péril : sauter d'un hélicoptère dans de l'eau à -2°, courir sur les toits ou dans la neige, escalader des monuments, jouer au chat et à la souris avec la police.

Pour ces sujets, pratiquants de l'extrême, l'excitation est recherchée comme le moyen de recréer du corps. Hors humain parle d'ailleurs d'une renaissance qui suit les situations limites dans lesquelles il se plonge.

En indexant l'excitation à la pulsion de mort et au principe de nirvana, Freud ne donne qu'une face de la pièce. L'excitation ne devient traumatique que si elle menace le narcissisme, comme dans le trauma. En dessous de ce point limite elle est ce qui permet au corps de se constituer et de se sentir. Mais si celle-ci décroît jusqu'à se rapprocher du niveau zéro, elle réactive le noyau mélancolique. Le sujet cherche alors à relancer l'excitation.

Nous pouvons en fait reprendre le modèle freudien de la pulsion construit sur le modèle de la faim, mais en y ajoutant un autre besoin fondamental : le sommeil.

Dans la faim, le plaisir est dans la satisfaction et l'apaisement de la tension (principe de déplaisir). Dans le sommeil, le cycle s'inverse et la satisfaction vient au contraire du renouveau de la tension, du mouvement, avec le réveil.

Dans la faim, le cycle est : tension → détente

Dans le sommeil : détente → tension.

Nous arrivons donc à un processus rythmique de type :

→ tension → détente → tension →

Nous retrouvons, au niveau de l'excitation, le jeu du *principe d'antagonisme* où tension et détente sont dans une relation de potentialisation/actualisation.

Le principe de déplaisir ne rend intelligible que le mouvement de la pulsion de mort (*i.e.* le cycle binaire tension→détente). Nous devons donc penser un au delà du principe de déplaisir. L'intrication pulsionnelle Eros/Thanatos ne se fait que dans ce cycle ternaire de tension/détente/tension. Un sujet qui ne cherche que la détente signifie par là qu'il n'est que tension et inversement. Dans les deux cas on peut voir agir une désintrication, une déliaison pulsionnelle qui enrayer ce processus rythmique. La jouissance se loge dans cet enrayement. Le principe d'antagonisme permet de saisir cet aspect pendulaire du masochisme qu'on retrouve chez des sujets qui parlent d'une alternance entre ennui et mise en danger.

On pourrait représenter graphiquement l'intrication pulsionnelle sous la forme d'une série de paraboles et d'hyperboles. Quand le jeu pulsionnel est *serré*, les variations sont minimes et tendent vers une ligne droite. L'énergie s'oriente, comme un courant augmente quand les

parois du tube se resserrent. Le sujet peut être actif et alterner harmonieusement les phases de tension et de détente.

Quand le jeu pulsionnel se *relâche*, les variations augmentent et une quantité importante de l'énergie est absorbée par le jeu de balancement lui-même. Le sujet est occupé par le contrebalancement des pulsions et n'oriente plus (ou moins) le jeu pulsionnel vers un but.

Une métaphore de ces deux états est la bicyclette.

Quand une personne sait faire du vélo, elle donne l'impression d'aller en ligne droite alors qu'à chaque coup de pédale un déséquilibre est provoqué. Mais celui-ci est immédiatement contrebalancé par une force opposée. Le cycliste ne cesse compenser des micro-déséquilibres : il n'est pas stable, il est en équilibre dynamique, il est métastable. Cet antagonisme serré produit un mouvement vers l'avant. Le cycliste peut s'intéresser à sa destination. C'est l'intrication pulsionnelle.

Quand une personne apprend à faire du vélo, le vélo se balance à droite et à gauche à chaque coup de pédale. Le vélo avance peu et une grande partie de l'énergie est utilisée à re-balancer le déséquilibre dans la direction opposée. A chaque instant où il doit contrebalancer, le cycliste risque la chute. Cet antagonisme desserré implique que le sujet s'intéresse plus à comment rester en équilibre précaire plutôt qu'à sa destination.

C'est la désintrication et c'est le jeu masochiste qui jouit à jouer avec les points limites de la chute plutôt qu'à avancer.⁶⁸Le masochisme est un jeu, parfois tragique, de perte et de récréation du narcissisme qui rend problématique la relation d'objet. Dans notre métaphore, la relation d'objet serait représentée par la direction, le fait *d'aller vers*. Le masochiste n'avance pas, tout intéressé, passionné par le spectacle du

⁶⁸ Pour prolonger notre métaphore, on pourrait voir l'intrication comme la marche humaine et la désintrication comme la marche du manchot.

jeu contradictoire des pulsions. En ce sens il est paradoxalement plus proche d'une dynamique fondamentale que celui pour qui « cela va de soi ».

Conclusion

Le masochisme comme subversion sociale.

« Sacher-Masoch a mis en forme littéraire un *type spécial* de perversion sexuelle dont on relèvera le caractère proprement subversif, puisque le sujet s'y présente comme totalement offert à la jouissance d'un Autre, alors que la norme sociale voudrait – du point de vue de l'utilitarisme – que le sujet ne cherche rien d'autre que son profit ou sa propre jouissance. Ce qui est intéressant, avec le masochiste, c'est donc que d'emblée il nous amène, par l'étrange voie sexuelle qu'il emprunte, au rendez-vous de la subversion du Savoir ordinaire sur le social, et peut-être plus directement au rendez-vous de la subversion sociale même [...]. En exhibant la jouissance de l'objet qu'il incarne ou semble incarner, Masoch disjoint l'organisation sociale de l'érotique dominante qui la cause »⁶⁹.

Ce que subvertit le masochisme, c'est l'idéal même du bonheur présenté par le social comme un bien à atteindre. A partir du moment où le bonheur est présenté comme un état stable que le social propose de

⁶⁹ M. Zafiroopoulos, *L'œil désespéré par le regard*, archè, 2009, p. 17

réaliser à travers la technologie, la morale sexuelle, le travail... le masochisme vient introduire une fausse note, un mouvement à contre-courant en exhibant une autre jouissance.

Dans *Le problème économique du masochisme* Freud, alors qu'il étudie les « réactions thérapeutiques négatives » et la résistance à la guérison, note ceci : « Il est également instructif d'apprendre que, contre toute théorie et toute attente, une névrose qui a défié tous les efforts thérapeutiques peut disparaître quand la personne est tombée dans la détresse d'un mariage malheureux, a perdu sa fortune ou a contracté une redoutable maladie organique. Une forme de souffrance a été ici relayée par une autre, et nous voyons qu'il ne s'agissait que de pouvoir maintenir une certaine quantité de souffrance »⁷⁰.

Tout ce passe comme si l'idéal d'une guérison, d'un état sans souffrance, d'un ciel sans nuages, d'un bonheur sans tensions, était finalement insupportable. Une positivité pure possède une dimension totalitaire contre laquelle le maintient, voire la revendication, d'une négativité relève de la résistance sociale. Face à cette « menace de bonheur », le sujet masochiste trouve toujours un moyen de conserver un quotta de souffrance, ici ou ailleurs, qui le préservera efficacement de toute béatitude.

« Rien n'est plus difficile à supporter qu'une suite de beaux jours »⁷¹. En reprenant cette phrase de Goethe, Freud propose d'envisager la relation au bonheur en prenant en compte le travail de la négativité. Le masochisme, par le maintient presque obstiné d'une articulation entre jouissance et souffrance, se présente comme le grain de sable, niché au cœur même de l'organisation psychique et corporelle, qui vient enrayer la belle mécanique sociale. Le masochisme, tout comme la névrose mais sur un mode beaucoup plus subversif, donne corps au malaise dans la culture et se présente comme le porte-parole

⁷⁰ Freud, *Le problème économique du masochisme*, p. 293-294

⁷¹ Goethe, *Sentences*, v. 84-84, cité par Freud, *Malaise dans la culture*, p. 19

d'une jouissance inconsciente qui résiste aux tentatives de normalisation sociale.

« Nos dispositifs sont tels que nous ne pouvons jouir intensément que de ce qui est contraste, et ne pouvons jouir que très peu de ce qui est état »⁷². De fait le moi-corps est contraste. Il ne cesse de négocier un équilibre, une métastabilité. Il ne cesse de tisser et d'articuler deux motions, deux pulsions. Ce perpétuel jeu d'équilibrisme, qui oscille entre contradiction et paradoxe, fait que le moi, s'il aspire parfois à un *état* comme idéal, s'il peut imaginer un projet de paix perpétuelle, n'est pas fait pour supporter un cadre polarisé sur une forme unique. Toute imposition extérieure d'une forme engendre une dissidence, un *dit si dense* de l'Eros, parole compacte d'un symptôme qui demande à être déchiffré tant sur sa face intrasubjective que sociale.

A ce titre le masochisme vient exposer l'échec des politiques qui tentent de vendre un style de vie pré-pensé, qui tentent d'imposer une forme fixe. Il se présente comme l'incarnation du jeu conflictuel des pulsions. C'est cette dimension du conflit, de l'antagonisme que la culture moderne, armée de la médecine et de son corps a-pulsionnel, tente au mieux d'ignorer, au pire de museler. Le masochisme reste quelque chose qui résiste. De la pathologie lourde à la revendication d'un style de vie, sa résistance vient peut-être de son lien intense et intime avec ce qui fait la matière même de notre existence : le corps des pulsions, le jeu conflictuel, magnifique et cruel d'Eros et Thanatos.

⁷² Freud, *Malaise dans la culture*, p. 19

Bibliographie

- K. Abraham, *Esquisse d'une histoire du développement de la libido basée sur la psychanalyse des troubles mentaux*, 1924, in *Œuvres complètes*, Payot, 1966, t. II.
- P-L Assoun, *Le masochisme*, Anthropos, 2007.
- P-L Assoun, *Corps et symptôme*, 1997, Anthropos, 2004.
- P-L Assoun, *Introduction à la métapsychologie freudienne*, 1993, PUF, Quadrige.
- Platon, *Le Banquet*, *Œuvres complètes*, Gallimard, La Pléiade, 1950.
- S. Freud, *La morale sexuelle civilisée et la maladie nerveuse des temps modernes*, 1908, Eres, 2009.
- S. Freud, *Le trouble psychogène de la vision dans la conception psychanalytique*, 1910, PUF, 2008.
- S. Freud, *Contributions à la psychologie de la vie amoureuse*, 1910, in *La vie sexuelle*, PUF, 2005
- S. Freud, *Pour introduire le narcissisme*, 1914, in *La vie sexuelle*, PUF, 2005
- S. Freud, *Pulsions et destins des pulsions*, 1915, Gallimard, 1968.
- S. Freud, *Un enfant est battu*, 1919, PUF, 2008.
- S. Freud, *Le problème économique du masochisme*, 1924, PUF, 2008.
- S. Freud, *Au delà du principe de plaisir*, 1920, Payot, 2001.
- S. Freud, *Le moi et le ça*, 1923, in *Essais de psychanalyse*, Payot, 2001.
- S. Freud, *Psychanalyse et théorie de la libido*, 1923, in *Résultats, idées, problèmes II*, PUF, 1985.
- S. Freud, *Résistances à la psychanalyse*, 1925 in *Résultats, idées, problèmes*, PUF, 1985.
- S. Freud, *Le malaise dans la culture*, 1930, PUF quadrige 1995.
- S. Freud, *Abrégé de psychanalyse*, 1938, PUF, 1950.
- G. Groddeck, *Le livre du ça*, 1923, Gallimard, 1973.
- Héraclite, *fragments*, *Les Présocratiques*, Gallimard, La Pléiade, 1988.
- J. Lacan, *Le séminaire X, L'angoisse*, 16 janvier 1963, Seuil, 2004.
- J. Lacan, *L'agressivité en psychanalyse*, XIe congrès de Bruxelles, 1948, in *Ecrits I*, Seuil, 1999.
- Laplanche et Pontalis, *Vocabulaire de la psychanalyse*, PUF, 1967, Quadrige, 2002.
- S. Lupasco, *Les trois matières*, Julliard, 1950, 10/18, 1970.
- S. Lupasco, *Le principe d'antagonisme et la logique de l'énergie*, 1951, Ed. du Rocher, 1987
- W. Reich, *L'analyse caractérielle*, 1933, Payot, 1992.
- W. Reich, *La fonction de l'orgasme*, 1942, L'arche, 1970.
- T. Reik, *Le masochisme*, 1953, Payot, 2000.
- B. Rosenberg, *Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie*, PUF, 1991.
- Sacher-Masoch, *La vénus à la fourrure*, trad. A.Willm, in G. Deleuze, *Présentation de Sacher-Masoch*, Ed. de minuit, 1967.
- R. Samacher, *Sur la pulsion de mort*, Herman, 2009.
- M. Zafiroopoulos, *L'œil désespéré par le regard*, archè, 2009.

